

LA MÉPRISE

DE

DILIGENCE,

COMÉDIE EN TROIS ACTES ET EN PROSE ;

PAR M. CAIGNIEZ.

Représentée pour la première fois par les comédiens du Théâtre
Royal de l'Odéon, le 16 Mars 1819.

Prix : 1 fr. 50 c.

PARIS.

Chez BARBA, libraire, Palais-Royal, derrière le Théâtre-
Français, n° 51.

IMPRIMERIE DE CHAIGNIEAU FILS.

1819.

PERSONNAGES.

SAINVILLE, ancien chef d'escadron.....	M. PÉROUD.
CHARLES, son fils.....	M. THÉNARD.
ROSE, sa fille.....	Mlle GUIBERT.
MARIE, jeune orpheline.....	Mlle PÉROUD.
DUVERSEC, jeune provincial.....	M. ARMAND.
BONNARD, riche marchand d'Orléans.....	M. CHAZEL.
Madame BELVAL, dame qui a recueilli et élevé Marie.....	M ^{me} . DELISLE.
LEDRU, aubergiste de la poste à Etampes..	M. DUPARAI.
ANDRÉ, vieux domestique de Sainville..	M. MÉNÉTHIER.
UNE FILLE d'auberge.....	Mlle ADÈLE.
LE COCHER d'Orléans.....	M. ÉDOUARD.
UN COMMIS (1) de la Messagerie.....	M. OZANNE.

PERSONNAGES MUETS.

Voyageurs pour Orléans, }
Voyageurs pour Lille, } Hommes et Femmes.
Commissionnaires de Messageries.
Garçons et servantes d'auberge.
Un postillon de la poste.
Un Paysan.

*La scène est à Paris au premier acte, à Etampes au second,
et au Château de Sainville, près d'Etampes, au troisième.*

(1) S'il y avait difficulté de distribution, comme le commis ne paraît qu'au premier acte, l'acteur qui en est chargé peut à la rigueur remplir le rôle d'André aux deuxième et troisième actes. Au besoin aussi la fille d'auberge au deuxième acte peut être remplacée par un garçon, en retranchant quelques mots. Et même ce garçon pourrait encore être joué par l'acteur chargé des rôles du *Commis* et d'*André*. Mais dans ce cas le garçon ne rentrerait pas à la fin de la scène sixième, après ces mots de Bonnard : *ce qui me vendra malade...* Il dirait tout de suite : *Oui, M. Ledru, après le malheur, etc.* A la scène septième le *Cocher* traverserait la scène comme il le fait ; mais tout de suite *André* entrerait d'un côté, *Sainville* de l'autre, et ils entreraient aussitôt la scène huitième. Par ce moyen l'acteur, jouant le garçon, aurait eu le temps de changer de costume, et les douze personnages de la pièce seraient réduits à dix.

LA MÉPRISE

DE

DILIGENCE.

ACTE PREMIER.

Le théâtre représente la salle d'un bureau de messagerie. Dans le fond, la porte et deux croisées laissent voir la cour (1). Sur le côté, à gauche du spectateur, est le bureau du commis ; plus loin une pendule dont l'aiguille marque 4 heures et demie au lever du rideau, et avance jusqu'à 5 heures et demie dans le courant de l'acte. Il fait encore nuit au dehors, mais le jour vient progressivement ; la salle est éclairée ou par une lanterne pendue au plancher, ou par des lampes en appliques contre les murs, et par une chandelle avec abat-jour sur le bureau du commis. Divers paquets et ballots sont répandus par terre et sur les banquettes qui entourent la salle.

SCÈNE PREMIÈRE.

LE COMMIS, assis à son bureau ; SAINVILLE ; Commissionnaires. (Pendant les premières scènes, des commissionnaires apportent ou emportent des paquets et des ballots.)

SAINVILLE, en habit de voyage.

Y a-t-il place dans la diligence d'Orléans ?

(1) Sur les théâtres où il manquerait des moyens d'exécution, le fond pourrait être fermé et ce serait là que serait la porte de la salle.

LE COMMIS.

Il en reste deux, monsieur.

SAINVILLE.

Une me suffit. Ayez la complaisance....

LE COMMIS.

Ah ! c'est vous, M. de Sainville ? Vous retournez donc à votre château ?

SAINVILLE.

Oui, monsieur ; ma voiture doit venir me prendre à Etampes.

LE COMMIS, *écrivain*.

C'est singulier, M. de Sainville, qu'ayant une voiture et de bons chevaux à vous, vous préféreriez voyager en diligence ?

SAINVILLE.

Ce n'est point par économie, c'est par goût. La société n'en est pas toujours amusante, à la vérité ; mais c'en est une, et j'ai souvent le bonheur d'y trouver ou des originaux qui m'amuse et ou des personnes qui m'intéressent. L'un raconte des anecdotes incroyables ; l'autre ne dit que des balivernes ; n'importe, j'écoute tout, et cela me sauve les ennuis de la route.

LE COMMIS.

Pour les anecdotes, les relations de voyages ou de combats, j'imagine que personne, mieux que vous, monsieur, ne peut fournir son contingent. Un ancien chef d'escadre est en foud pour cela.

SAINVILLE.

Oui ; mais je parle peu de ce qui me regarde personnellement.
(Il tire de l'argent et paie.)

voisine où entrent madame Belval et Marie, à la fin de la scène cinquième. La porte d'entrée se trouverait alors sur le côté à droite en face du bureau ; de cette manière on éviterait de montrer la diligence.

Dans la décoration du second acte, on peut aussi éviter de faire voir dans le fond la salle de l'auberge où dînent les voyageurs. On la supposerait sur l'un des côtés à droite ou à gauche.

LE COMMIS, *lui donnant un reçu.*

Monsieur, voilà... ..

SAINVILLE.

Fort bien. Ah ! dites-moi donc... .. Personne n'est venu me demander ?

LE COMMIS.

Nou, monsieur.

SAINVILLE.

C'est mon fils qui, en partant hier pour Versailles, m'avait donné rendez-vous ici à l'heure de mon départ, pour m'apprendre le résultat de sa démarche ; mais je vois qu'il aura :....

LE COMMIS.

Il n'est que quatre heures et demie, tout au plus. Les chevaux ne sont point attelés, et M. votre fils peut encore venir.

SAINVILLE.

En tout cas, nous le verrons à la maison ; et il nous écrira, s'il est obligé de.

SCENE II.

LES PRÉCÉDENS, DUVERSEC.

DUVERSEC, *arrivant tout essoufflé.*

Ah ! M. le commis, j'ai une peur terrible d'être arrivé trop tard. Dites-moi vite... Une place... Y en a-t-il encore ?

LE COMMIS.

Pour quel endroit, monsieur ?

DUVERSEC.

Pour... Un moment... Laissez-moi reprendre haleine. Ce diable de tailleur, qui m'avait promis... Mon Dieu, mon Dieu ! que ce Paris est désagréable ! On... ..

LE COMMIS.

J'attends, monsieur.

DUVERSEC.

Et moi aussi j'attends. . . . que mon habit de noce soit fini, et c'est ce qui me. . . . Maudit tailleur! c'est qu'il faut que j'y retourne, encore!

SAINVILLE, *riant à part.*

Voilà un original que je ne serais pas fâché de voir des nôtres.

LE COMMIS, *à Duversec.*

Définitivement, où voulez vous aller?

DUVERSEC.

A Orléans. Ne vous l'ai-je pas dit?

LE COMMIS.

Non, monsieur. Vous ne m'avez encore parlé que de votre tailleur, et de l'habit de noce qu'il vous fait attendre. Il reste une place pour Orléans. Votre nom, s'il vous plaît?

DUVERSEC.

Jean-Marie Duversec.

LE COMMIS, *écrivait.*

Marie Duversec.

SAINVILLE, *à part.*

Duversec! ce nom. . . .

DUVERSEC, *au commis.*

Vous avez mis Jean?

LE COMMIS.

Marie suffit.

DUVERSEC.

Là! il va choisir le nom de ma maraine! Mais c'est égal.

SAINVILLE, *à Duversec, tandis que le commis écrit.*

Monsieur me permettra-t-il de lui demander, s'il ne serait

pas parent d'un M. Duversec de Belle-Isle en Bretagne, l'un de mes anciens et bons amis?

DUVERSEC.

De Belle-Isle en Bretagne? Précisément c'est là qu'est né mon père, Antoine Duversec, aujourd'hui riche propriétaire à Beaugenci.

SAINVILLE.

Antoine. C'est cela même.

DUVERSEC.

Eh bien! monsieur, je suis son fils. Mais l'ancien et bon ami de mon père voudra-t-il m'apprendre à son tour qui il est?

SAINVILLE.

Mon nom est Sainville. Mais votre père ne me connaît sans doute que sous celui de Pierre Belmont que je portais jadis.

DUVERSEC.

Pierre Belmont! Eh! mais mon père m'a souvent parlé de vous, monsieur. Parbleu! je vais lui faire un grand plaisir quand je lui dirai... Comment vous portez vous, M. Belmont?

SAINVILLE.

Parfaitement. Et ce cher Duversec est-il toujours gai, jovial?

DUVERSEC.

Comme ça, comme ça. La goutte le tourmente, et quand ses accès lui prennent... Ah ça! il va m'accabler de questions; que lui répondrai-je? êtes vous marié, veuf, garçon? avez-vous des enfans? que faites vous? où? demenez vous? Pardon, si j'ose vous demander.....

SAINVILLE.

C'est très-juste. Eh bien! vous direz à votre père qu'entré de bonne heure dans la marine avec un grade très-subalterne, il se le rappellera sûrement, j'ai fait en peu d'années un assez joli

chemin. Devenu capitaine de vaisseau, je recherchai la mois de la fille unique d'un riche armateur nommé *Sainville* qui ne voulut me l'accorder qu'à la condition de prendre le nom de *Sainville*. Je ne balauçai pas, et je fis bien, car le crédit et la fortune de mon beau père me firent promptement arriver au grade de chef d'escadre.

DUVERSEC.

Ah! diable!

SAINVILLE.

L'âge est venu, j'ai pris ma retraite et je vis maintenant très-heureux avec ma femme et ma fille, dans un fort beau château que j'ai tout auprès d'Etampes. J'ai aussi un fils, un charmant garçon, lieutenant dans un régiment, qui justement vient en garnison à Orléans : ce qui va me procurer l'avantage de voir souvent mon fils, sans le déranger de son service.

DUVERSEC.

Bon, bon! me voilà en mesure de satisfaire à tout ce que mon père.... Attendez donc! n'aviez-vous pas une sœur?

SAINVILLE, *vivement*.

Oui, monsieur.

DUVERSEC.

Rose Belmont?

SAINVILLE.

Justement. Est-ce que par hasard vous pourriez m'en donner des nouvelles?

DUVERSEC.

Pas du tout. Il me semble que ce serait plutôt à vous qu'il faudrait en demander.

SAINVILLE.

Je n'en ai aucune, malgré toutes les recherches que j'ai faites depuis mon retour en France. Mais vous me parlez d'elle, vous me dites jusqu'à son nom, j'ai cru d'abord....

DUVERSEC.

Eh! non. Voici ce que c'est. Chaque fois que mon père parle

de vous, il ne manque jamais de parler en même temps de votre sœur. Apparemment que cette Rose Belmont est un de ces vieux souvenirs qui... (*Riant.*) Eh, eh, eh! j'ai souvent pensé que si la chose eût dépendu de lui, mon père aurait plus volontiers fait de moi votre neveu que l'enfant de ma mère.

SAINVILLE, à lui-même.

Pauvre Rose! que sera-t-elle devenue? (*A Duversac.*) J'irai certainement voir votre père à Beaugenci, et nous renouvelerons connaissance.

DUVERSEC.

Bien, bien! vous lui..... Eh! parbleu! si nous faisons route ensemble jusqu'à Orléans, c'est une occasion: mon père y sera demain pour assister à ma noce, et vous en serez.

SAINVILLE.

Je vous suis obligé, car je vous quitte à Etampes.

DUVERSEC.

Ah! tant pis, tant pis. Vous auriez vu ma jolie future, nièce pupille et probablement héritière un jour du plus riche marchand d'Orléans, de M. Bonnard.

SAINVILLE.

M. Bonnard? Je le connais. C'est ce gros marchand de meubles qui m'a fourni...! Je vous fais mon compliment, ce mariage doit être....

DUVERSEC.

Une excellente affaire, certainement. Cependant je ne conçois pas ce qu'il peut être arrivé de nouveau là-bas. Il n'y a que quatre jours que je suis à Paris pour acheter les presens de noce, et ne voilà-t-il pas que je reçois avant-hier une lettre du cher oncle qui me prescrit de repartir tout de suite, si je veux que mon mariage se fasse.

SAINVILLE.

Bon! qu'est-ce que cela signifie?

La Meprise de Diligence.

DUVERSEC.

Je n'en sais rien. Tenez, voici sa lettre; elle n'est pas longue.
(*Il tire une petite lettre et lit :*) « Dépêchez-vous, mon cher
« Duversec, ou je ne réponds plus de rien. Soyez à Orléans
« mercredi, afin d'être marié jeudi, pour que vous le soyez
« vendredi, jour où doit arriver ici le régiment de Champagne.
« Salut, Bonnard. » Comprenez-vous cela?

SAINVILLE, *riant.*

En effet, avec un style aussi concis, il est difficile...

DUVERSEC.

Certainement si je suis marié jeudi, je le serai vendredi, cela se comprend de reste. Mais qu'entend-il avec ce régiment qui arrive? Je ne vois pas du tout ce que ma prétendue peut avoir à démêler avec un régiment. Mais je babille ici et je ne songe pas....

SAINVILLE.

Allons, au revoir, M. Duversec. Je vais en attendant qu'on attèle.... (*Tirant sa pipe.*) Un marin ne perd pas ses habitudes, voyez-vous.

DUVERSEC, *tirant sa bourse pour payer au bureau.*

C'est très-bien, M. Belmont.

SAINVILLE, *prêt à sortir, se retournant.*

Sainville.

DUVERSEC.

Eh bien! M. de Sainville, nous nous reverrons dans la diligence et nous jaserons.

(*Il donne de l'argent au commis, tandis que Sainville achève de sortir.*)

SCÈNE III.

LE COMMIS, DUVERSEC, ensuite MARIE ET MADAME BELVAL.

DUVERSEC, *au commis.*

Dites-moi, monsieur, combien j'ai encore de temps avant qu'on ne parte.

LE COMMIS.

Une demi-heure au plus, monsieur, car c'est à cinq heures précises.....

DUVERSEC.

Ah ! diable ! il faut que je me dépêche. Une demi-heure ! *(Regardant sa montre.)* Oui, ma foi, quatre heures vingt-neuf minutes. *(Regardant la pendule.)* Je vais comme vous. Bon, bon ! je cours chez mon tailleur ; c'est ici à deux pas, rue Coquillière ; j'aurai le temps encore de lui laver la tête, s'il n'a pas fini.

LE COMMIS.

Vous savez, monsieur, qu'on ne vous attendra pas.

DUVERSEC.

Qui, oui, dans vingt minutes je suis ici. Au revoir.

(Il va pour sortir en courant ; mais il s'arrête et se range pour laisser entrer Marie et madame Belval.)

Passez, passez, mesdames. *(Il sort en courant.)*

SCÈNE IV.

LE COMMIS, MARIE, MAD. BELVAL. *(Mad. Belval tient un petit paquet et un carton.)*

MAD. BELVAL, *au commis.*

Monsieur, nous arrivons peut-être beaucoup trop tôt pour la voiture de Lille.

LE COMMIS.

Madame, il vaut mieux attendre que de s'exposer. . . Vous êtes sans doute enregistrées, mesdames.

MAD. BELVAL.

C'est mademoiselle qui part, et c'est moi qui suis venue hier. . . .

LE COMMIS.

Ah ! oui, je vous reconnais, madame. (*Regardant sur son registre.*) Marie de Vercelle.

MAD. BELVAL.

C'est cela.

LE COMMIS.

La sixième place payée jusqu'à Lille est de plus de 24 fr. au conducteur, pour défrayer mademoiselle pendant la route.

MAD. BELVAL.

Justement, monsieur.

MARIE.

Quoi ! ma généreuse amie. . . .

LE COMMIS.

Mesdames, vous pouvez vous asseoir là, ou passer dans l'autre salle ; c'est comme vous voudrez.

MAD. BELVAL.

Je vous remercie, monsieur.

MARIE.

Combien je vous dois, ma chère madame Belval ! et c'est lorsque vous avez tant besoin, pour vous-même, que vous voulez encore. . . . Ah ! ce dernier trait. . . . (*Elle pleure.*)

MAD. BELVAL.

Paix donc, mon enfant. Ce que je fais est si peu de chose. . . Allons, Marie, calme-toi, tais ces larmes qui me déchirent

le cœur. Va, je suis assez à plaindre de me voir réduite à me séparer de toi. En perdant ce malheureux procès qui achève ma ruine, c'est bien moins l'aisance dont je jouissais que le bien que j'étais à portée de te faire qui cause aujourd'hui tous mes regrets. D'ailleurs, j'acquiesce une dette sacrée, celle de l'amitié que j'avais vouée à ta mère. En expirant, elle t'avait confiée à mes soins; et puisque la fortune vient de m'ôter la possibilité de faire par moi-même ton bonheur, il a bien fallu que je cherchasse le moyen de le confier à une autre. Je connais depuis long-temps la dame respectable auprès de qui je t'envoie à Lille tenir la place de demoiselle de compagnie.

MARIE, *soupirant.*

Demoiselle de compagnie !

MAD. BELVAL.

Je le sais, tu n'étais pas née pour cet état. La fille du brave capitaine, M. de Vercelle, avait droit de prétendre. . . . Mais, je t'en prie, laissons ce sujet qui nous a, depuis quelques jours, assez occupées de réflexions affligeantes. Tu sais bien que nous avons toujours fini par conclure que tu ne pouvais mieux faire que d'accepter cette place. Enfin, que veux-tu, mon enfant, quand la nécessité commande. . . .

MARIE.

Ah ! madame Belval, jamais je ne retrouverai chez cette dame tout ce que je perds en vous quittant.

MAD. BELVAL.

Va, tu ne manqueras pas de lui plaire; elle t'aimera, j'en suis sûre; non pas, sans doute, comme je t'aime, car c'est impossible. Mais, qui sait. . . . Tiens, j'ai dans l'idée, et mes pressentimens me trompent rarement, que ta première lettre m'apportera d'excellentes nouvelles.

MARIE.

J'aurais tant préféré rester avec vous, ma bonne amie !

MAD. BELVAL.

Ah ! tu penses bien, chère enfant, que rien au monde aussi

ne m'eût été plus agréable. Mais, te retenir auprès de moi, à ton âge et dans un état si voisin de l'indigence (je tremble d'y penser), à quels dangers, dans cette grande ville, ta jeunesse n'aurait-elle pas été continuellement exposée ? Tu l'as éprouvé dernièrement dans cette promenade, où deux étourdis se sont permis de t'adresser des discours. . . .

MARIE.

Heureusement le hasard a fait arriver là fort à propos ce jeune homme, qui les eût bientôt fait taire. — Ah ! vous ai-je dit qu'avant-hier matin je l'avais rencontré dans notre rue ?

MAD. BELVAL.

Non.

MARIE.

C'est singulier ; je croyais. . . .

MAD. BELVAL, *souriant*.

Non, tu ne me l'as pas dit. Il t'a parlé peut-être ?

MARIE.

Oui, ma bonne amie. Mais j'étais si honteuse, si embarrassée de son empressement à m'aborder, que j'ai rougi, perdu contenance, et qu'après avoir balbutié je ne sais quelle réponse à ses politesses, je me suis enfuie comme une folle, pour regagner notre maison. Je vous demande un peu ce qu'il aura pensé de moi !

MAD. BELVAL.

Que t'importe l'opinion d'un homme que tu ne reverras jamais ?

MARIE, *soupirant*.

Jamais, je le sais bien. (*Vivement.*) Ah ! mon Dieu ! le voilà !

MAD. BELVAL.

Qui donc ? qui donc ?

MARIE.

Eh ! mais le jeune homme.

MAD. BELVAL.

Viens, Marie, entrons dans l'autre salle.

MARIE.

Oui, entrons. (*Elle reste à considérer Charles qui entre.*)

SCENE V.

CHARLES, ET LES PRÉCÉDENS.

CHARLES, *au commis.*

Dites-moi, je vous prie, si M. de Sainville ne serait pas venu ?

LE COMMIS, *occupé à écrire.*

M. de Sainville ? oui, monsieur, il doit être là quelque part à se promener dans la cour.

MAD. BELVAL.

Eh ! mais viens donc, Marie.

MARIE, *suyant lentement madame Belval.*

Oui, madame.

CHARLES.

En ce cas, je vais.... (*Apercevant Marie.*) Que vois-je ? Vous ici, mademoiselle ! (*Saluant madame Belval.*) Madame, je....

MARIE, *interdite.*

Monsieur....

CHARLES.

Mesdames, pardonnez mon indiscretion. En vous voyant ici, je crains... Est-ce que mademoiselle quitte Paris ?

MARIE, *troublée.*

Oui, monsieur, je pars... Il faut... Je vais à Lille, monsieur.

CHARLES.

A Lille! Je n'aurai donc plus l'occasion de vous rencontrer!
Combien je regrette! . . .

MAD. BELVAL.

Monsieur, c'est avec le sentiment d'une vive reconnaissance
que nous vous réitérons. . . .

CHARLES.

Laissons cela, madame. Avoir défendu mademoiselle contre
la poursuite de deux insolens était une chose si simple, si na-
turelle, que tout autre à ma place en eût agi de même.

MARIE.

Mais peut-être pas, monsieur, avec cette vivacité qui a si
promptement mis fin à notre embarras.

CHARLES.

Vous parlez de ce qui diminue peut-être un peu le mérite
de mon empressement. Je vous avais regardée, mademoiselle.
Cet air d'honnêteté et de candeur qui vous distingue, ces traits
charmans. . . .

MARIE, *déconcertée.*

Monsieur. . . .

MAD. BELVAL, *l'interrompant.*

Marie, nous oublions que monsieur venait pour parler à
quelqu'un, et que nous l'empêchons de le chercher.

(Elles vont pour se retirer.)

CHARLES.

De grâce, mesdames, ne me privez pas si tôt. . .

MARIE.

Pour la dernière fois, monsieur, recevez nos adieux et nos
remerciements.

CHARLES.

Pour la dernière fois!

MARIE, *d'une voix altérée.*

Adieu, monsieur.

CHARLES.

Veillez m'apprendre au moins, mademoiselle. . . .

MAD. BELVAL.

Monsieur, nous avons l'honneur de vous saluer.

(*Elle sort avec Marie par une porte latérale.*)

CHARLES, *les regardant aller.*

Adieu donc, fille charmante ! Faut-il vous avoir vue et . . .

(*Apercevant son père.*) Ah !

SCENE VI.

LE COMMIS, CHARLES, SAINVILLE, *Commissionnaires
qui vont et viennent.*

CHARLES, *allant à son père.*

Mon père, j'allais vous chercher.

SAINVILLE, *malignement.*

Ah ! tu allais . . . (*S'approchant.*) Bonjour, Charles. Eh bien ! es-tu forcé de rejoindre ?

CHARLES.

Pas encore, mon père. J'ai une prolongation de quinze jours.

SAINVILLE.

Dont tu passeras une bonne partie à Paris sans doute ?

CHARLES.

Non, mon père ; Paris ne m'offre plus . . . Dans une heure je monte à cheval, et je compte bien arriver au château avant vous.

SAINVILLE.

Bon ! tant mieux.

La Meprise de Diligence.

CHARLES.

Vous m'attendiez peut-être, mais il était minuit quand je suis revenu de Versailles, sans cela j'aurais été plus diligent.

SAINVILLE.

Il me semble pourtant que tu t'es encore levé assez matin pour Quelle est cette jeune personne à qui tu parlais tout-à-l'heure ?

CHARLES.

Quoi ! vous avez vu C'est le hasard qui Auriez-vous remarqué sa figure ?

SAINVILLE.

Non. Elle ne s'est pas tournée de mon côté. Mais je la suppose jolie, car on ne dit point à une autre avec une inflexion de voix toute particulière : Adieu donc, fille charmante ! Faut-il vous avoir vue et Je ne sais pas comment ta phrase aurait fini si mon arrivée ne l'avait interrompue.

CHARLES.

Il est vrai que je n'ai pu la voir sans éprouver C'est la jeune personne, je vous l'ai conté, qui se promenait l'autre jour avec une dame respectable aux Champs-Élysées et à qui j'ai eu le bonheur de rendre un léger service. Je ne l'avais encore rencontrée qu'une seule fois depuis notre aventure ; et si je l'ai revue ici ce matin pour la troisième et probablement pour la dernière fois, c'est qu'elle y vient prendre la diligence de Lille.

SAINVILLE.

A la bonne heure. La diligence de Lille arrive là tout à propos pour me rassurer sur la suite de ton roman.

CHARLES.

Ah ! il a fini trop tôt mon roman.

SAINVILLE.

Non pas, non pas ; il ne pouvait mieux finir, pour que le dénouement eût tout l'intérêt qu'il pouvait comporter. S'il

avait duré plus long-temps, tu m'aurais forcé d'y prendre un rôle, et ma maladresse aurait tout gâté.

CHARLES, *soupirant.*

Oh ! oui, je le sais bien.

(*Cinq heures sonnent à la pendule.*)

SCÈNE VII.

LES PRÉCÉDENS, LE COCHER d'Orléans.

LE COCHER, *en entrant.*

Diable ! cinq heures sonnent, et je ne suis pas prêt ! (*Au commis.*) Ma feuille, M. Roch ?

LE COMMIS.

La voilà, M. Baptiste.

SAINVILLE.

Ah ! c'est notre conducteur.

LE COCHER, *regardant sa feuille.*

Ah ! ah ! je suis plein. Tant mieux, tant mieux.

SAINVILLE, *au cocher.*

Partons-nous bientôt, conducteur ?

LE COCHER.

A la minute, monsieur. Je vais faire l'appel. (*Il va pour sortir.*)

LE COMMIS.

Ah ! dites donc, M. Baptiste. . . . le conducteur pour Lille est-il là ?

LE COCHER.

Oui, oui. Il était tout à l'heure à charger son panier.

LE COMMIS.

C'est que j'ai de l'argent à lui remettre pour. . . .

C'est bon. Je vas lui dire ça.

(Il sort.)

SCENE VIII.

LES PRÉCÉDENS, excepté LE COCHER.

SAINVILLE, regardant à la porte et dans la salle.

Ah ça ! je ne vois pas revenir encore. . . .

CHARLES.

Qui donc, mon père ?

SAINVILLE.

Oh ! c'est. . . . J'ai fait aussi une rencontre en venant ici ce matin. C'est le fils d'un de mes anciens amis M. Duversec, aujourd'hui riche propriétaire à Beaugenci. Ce fils est un original qui dit à tout le monde qu'il va se marier à Orléans et qu'il est venu à Paris acheter les présens pour la future, laquelle est nièce d'un M. Bonnard, très-riche tapissier, que je connais bien.

CHARLES.

La nièce de M. Bonnard ! Ah ! mon pauvre Saint-Firmin !

SAINVILLE.

Saint-Firmin !

CHARLES.

C'est un officier de mon régiment, mon meilleur ami, amoureux fou de mademoiselle Bonnard, pendant un congé qu'il a passé l'année dernière chez ses parens, auprès d'Orléans. Saint-Firmin se félicitait tant de venir en garnison dans cette ville ! et il arrive pour apprendre que sa belle se marie !

SAINVILLE.

Quoi ! c'est cette demoiselle Bonnard. . . (Riant.) Ah, ah, ah ! voilà donc le sujet de la lettre pressée que Duversec a reçue

de son oncle futur. L'arrivée du régiment, l'urgence du mariage. . . . c'est cela, c'est cela!

CHARLES.

Expliquez-moi donc. . . .

SAINVILLE.

Paix ! je te le dirai à la maison. Voici la diligence.

(On aperçoit à travers la porte et les fenêtres la diligence qu'on fait approcher et dont on ouvre la portière. En ce moment le commis quitte son bureau et va dans la cour.)

SCENE IX.

SAINVILLE, CHARLES, plusieurs Voyageurs, le COCHER d'Orléans, ensuite madame BELVAL et MARIE.

LE COCHER, criant du dehors.

Allons, allons, les voyageurs pour Orléans. (Appelant.)

M. Dupré ?

UN VOYAGEUR.

Le voilà.

(Il sort.)

LE COCHER.

Florent le rond ?

UN AUTRE VOYAGEUR.

Le voilà ?

(Il sort.)

SAINVILLE.

Allons, au revoir, mon fils.

CHARLES.

Bon voyage, mon père. Je compte arriver à la maison assez à temps, pour vous annoncer à ma mère et à ma sœur.

SAINVILLE, regardant encore autour de lui.

Mon original ne revient pas !

CHARLES, à part, se retournant vers la porte intérieure.

Elle est encore là ! mais que me servirait de la revoir. Partons.

LE COCHER, en dehors.

M. de Sainville ?

SAINVILLE.

Me voilà. (*A lui-même.*) Décidément nous partirons sans lui. (*Il va monter dans la diligence. Son fils l'y aide, puis s'éloigne.*)

LE COCHER, entrant avec sa feuille.

Allons donc, allons donc, je suis en retard.

(*Une voix de femme criant de la voiture.*)

Cocher ? cocher ? j'ai une place de fond ; on me l'a prise, Cocher ?

LE COCHER, se retournant.

Un moment, un moment. (*Lisant sur sa feuille et appelant dans la salle.*) Marie Duversec ?

(*Plusieurs voix criant dans la voiture.*)

Ma place, ma place ! — Je ne bouge pas de là. — C'est affreux ! Je veux ma place. Cocher ? Cocher ?

LE COCHER.

Eh bien ! eh bien ! vont-ils se battre là-bas ?

(*Il court à la voiture.*)

MAD. BELVAL, rentrant avec Marie.

Allons, Marie, je crois bien que c'est toi qu'ou vient d'appeler. Il faut, ma chère enfant ...

MARIE, toute en larmes.

Ah ! ma bonne amie....

(*En tirant son mouchoir pour s'essuyer les yeux, quelque chose tombe à terre, sans qu'elle ni madame Belval s'en aperçoivent.*)

MAD. BELVAL.

Du courage, ma fille, tes pleurs....

LE COCHER, *rentrant en regardant sa feuille.*

Mais où est-elle donc cette Marie Duversec? serait-ce l'une de vous, mesdames?

MAD. BELVAL.

Marie de Vercelle, voulez-vous dire?

MARIE.

C'est moi.

LE COCHER.

Allons, montez vite, mademoiselle.

MARIE, *embrassant madame Belval.*

Adieu, ma bonne amie; comment m'acquitter jamais....

MAD. BELVAL.

En devenant heureuse, chère enfant! Ce sont les vœux....

LE COCHER.

Allons, allons, dépêchons, je n'ai pas de temps à perdre.

MARIE, *s'arrachant des bras de madame Belval.*

Adieu, pensez toujours....

LE COCHER, *la poussant.*

Oui, oui, on y pensera. Montez vite.

(Marie monte dans la voiture d'où on la voit encore envoyer des baisers d'adieu à madame Belval. Le cocher ferme la portière et s'éloigne. Les coups de fouet se font entendre, et la voiture part.)

MAD. BELVAL, *criant de la porte, et suivant des yeux la voiture.*

Adieu, aimable enfant, que le ciel te comble de ses bénédictions. (Elle rentre en s'essuyant les yeux.) Pauvre petite! pauvre petite! je l'aimais tant! et il a fallu.... Que vois-je? (Elle ramasse une petite bourse à terre.) Eh! mais, mon dieu! n'est-ce pas.... Eh, oui, c'est la bourse de Marie! c'est le seul

argent. . . . Ce vilain cocher la pressait tant ! Ah ! courons ; la voiture s'arrêtera sûrement avant la barrière et je pourrai. . . .
 Courons. (*Elle sort désespérée et en criant :*) Pauvre enfant !
 pauvre enfant !

(*Duversec qui survient en ce moment est obligé de se ranger
 pour la laisser passer.*)

S C È N E X.

DUVERSEC, tenant un paquet sous le bras ; ensuite **LE
 COMMIS**, d'autres Voyageurs et un Commissionnaire.

DUVERSEC.

Tiens ! qu'a donc cette dame, pour courir et crier si fort ?
 (*Respirant et s'essuyant le front.*) Ah ! Il était temps d'arriver, à ce qu'il me paraît ; car j'ai vu, en passant dans la cour, qu'on mettait déjà les chevaux. Bon ! bon ! qu'on appelle maintenant quand on voudra, je suis là. Reprenons haleine. Je le tiens, enfin, mon habit de nocce. Oh ! mais c'est qu'il a une tournure. . . . Comme on va me regarder là-bas, quand je paraîtrai, donnant le bras. . . .

LE COMMIS, rentrant avec quelques voyageurs.

Dans cinq minutes, messieurs, vous allez partir. (*A un commissionnaire qui vient prendre des paquets.*) Benoît, tu vas me placer ce paquet dans le coffre ; il est recommandé.

DUVERSEC.

Ah ! ne pourrait-on pas y mettre aussi le mien ? C'est qu'il est important de le. . . .

LE COMMIS, au commissionnaire.

Eh bien ! oui, prends aussi le paquet de monsieur. . . .

DUVERSEC, donnant son paquet.

Surtout qu'il ne soit pas chiffonné, entends-tu, garçon ? (*Au commis.*) Eh bien ! monsieur, vous le voyez, je ne suis pas en retard.

LE COMMIS.

Non ; mais vous arrivez juste , car on met les chevaux.

DUVERSEC.

Oh ! pour la ponctualité, je suis

LE COMMIS.

Eh ! mais n'est-ce pas vous, monsieur, qui vous impatientiez tantôt contre votre tailleur ?

DUVERSEC.

Oui : mais je lui pardonne, il m'a fait un habit c'est ce paquet que je viens de

LE COMMIS.

Attendez donc, je me trompe peut-être ; n'était-ce pas pour Orléans que vous aviez retenu place ?

DUVERSEC.

Eh ! oui, sans doute. Marie Duversec, voyez vos registres.

LE COMMIS.

Je me rappelle votre nom. Mais comment se fait-il La voiture est complète.

DUVERSEC.

C'est-à-dire, quand j'y serai.

LE COMMIS.

Non, monsieur, sans que vous y soyez. Car il y a près d'un quart d'heure que la voiture pour Orléans est en route.

DUVERSEC.

Qu'est-ce que vous dites donc ? un moment, un moment, entendons-nous. Quels sont ces chevaux, cette voiture que je viens de voir dans la cour ?

LE COMMIS.

C'est la voiture de Lille.

DUVERSEC, montrant les voyageurs.

Où vont ces messieurs et ces dames ?

La Méprise de Diligence.

LE COMMIS.

A Lille.

DUVERSEC.

Oh ça! pas de mauvaise plaisanterie, M. le commis. Quand une heure est fixée, une voiture publique ne doit pas partir plus tôt. On a dit cinq heures, il en est tout au plus quatre et trois quarts; je suis en règle.

LE COMMIS.

Mais vous êtes dans l'erreur, monsieur.

DUVERSEC, *s'échauffant.*

Je suis en règle, vous dis-je. Ainsi arrangez-vous, je veux partir, il faut que je parte, je partirai; et si dans cinq minutes je ne suis pas parti, je....

LE COMMIS.

Paix donc, monsieur. A quoi bon rassembler tout le monde au bruit de votre voix?

DUVERSEC.

Eh! que m'importe? j'aime qu'on m'entende quand j'ai raison.

LE COMMIS.

Mais quand vous avez tort?

DUVERSEC.

Je dis quand j'ai raison, monsieur. Et certainement c'est moi qui l'ai en ce moment. (*Aux voyageurs qui forment groupe autour de lui.*) J'en fais juges ces messieurs et ces dames. Je demande tantôt à monsieur si j'aurai le temps d'aller jusques.... Mais ce n'est pas là l'affaire. Oui, me répond-il, vous avez encore une demi-heure. (*Au commis.*) Monsieur, avez-vous dit une demi-heure?

LE COMMIS.

Oui, je l'ai dit.

DUVERSEC, *aux voyageurs.*

Il l'a dit. Eh bien! messieurs, je n'ai été qu'un quart-d'heure

absent, et en voici la preuve : j'ai regardé ma montre en sortant, j'ai regardé aussi cette pendule (car je pense à tout, moi); à l'une et à l'autre il était quatre heures vingt-neuf minutes, et je n'ai encore que quatre heures trois quarts. Voyez, voyez, messieurs. (*Tandis qu'il fait passer sa montre devant tous les voyageurs la pendule sonne une demie.*)

Qu'est-ce que c'est que cela?

LE COMMIS.

Cinq heures et demie, monsieur.

DUVERSEC.

Eh! mon Dieu! est-ce que.... (*Portant sa montre à l'oreille.*)
Allons, elle est arrêtée! voilà que je me souviens de ne l'avoir pas remontée hier au soir!

(*Le commis et les voyageurs rient.*)

Peste soit de mon étourderie! Mais c'est qu'il faut absolument que je parte, sans quoi, il y a un régiment.... M. le commis, rendez-moi vite mon argent, après cela je verrai...

LE COMMIS.

Vous rendre votre argent! cela ne se peut pas, monsieur.

DUVERSEC.

Cela ne se peut pas! vous allez voir que cela se peut, que cela se doit, et que cela sera. Ne m'avez-vous pas dit que la voiture était complète? donc ma place sera payée deux fois, si vous ne me rendez pas mon argent. Donc vous allez me le rendre, parce que c'est juste, parce que c'est raisonnable, parce qu'il n'est pas permis....

LE COMMIS.

Doucement, monsieur; veuillez m'écouter. J'ignore absolument comment un autre a pris votre place; mais cet autre n'a pu la prendre que parce que vous n'y étiez pas. Donc c'est votre faute, donc je ne vous rendrai pas votre argent, donc vous allez avoir la complaisance de me laisser en repos.

Morbleu! vous êtes heureux que le temps me presse; je vous apprendrais.... Mais, je cours à la poste, je pars à franc-étrier, je rejoins la diligence, j'en jette à bas l'insolent qui a pu répondre à mon nom, je reprends ma place, je m'y cramponne, et je n'en démarre plus jusqu'à destination. (*Au commis.*) Serviteur, monsieur.

(Il sort furieux. Le commis et les voyageurs le regardent aller en riant et le rideau se baisse.)

Fin du premier Acte.

ACTE II.

Le théâtre représente une grande rue d'Etampes. Dans le fond est l'auberge où descendent les diligences. Elle a pour enseigne : au Soleil-d'Or. Nicolas Ledru, traiteur-aubergiste, loge, etc. On voit à travers des fenêtres ouvertes, dans la salle de l'auberge, une grande table où l'on vient de diner, et qu'on s'occupe à desservir. A côté de la salle des voyageurs est la porte d'entrée. Dans le coin à gauche est une porte charretière donnant entrée dans une cour. Sa position un peu oblique parait faire angle avec le bâtiment de l'auberge. Au-dessus de cette porte est écrit : Ledru, poste aux chevaux. Il y a un banc de pierre à côté de la porte charretière. Quelques autres fabriques et des arbres forment les premiers plans.

SCÈNE PREMIÈRE.

LEDRU, Garçons et Servantes, ensuite une Fille d'auberge.
(Au lever du rideau, on voit des garçons et des servantes chargés de piles d'assiettes et de serviettes, qui sortent de l'auberge et vont vers la porte charretière, dans laquelle ils entrent.)

LEDRU.

Allons, allons, qu'on se dépêche d'aller mettre le couvert dans le jardin, sous les gros tilleuls, pour cette noce qui doit venir dîner.

(Il les conduit jusqu'à la grande porte. En ce moment on entend les coups de fouet d'une voiture qui s'éloigne. Une fille chargée d'un panier sort de l'auberge et s'arrête pour regarder vers la coulisse à gauche.)

LEDRU, à la fille.

Eh bien ! Françoise, à quoi t'amuses-tu là ?

LA FILLE.

Nout' maître, je r'gardions la diligence de Tours qui s'en va là-bas.

LEDRU.

La diligence de Tours... et tu oublies que celle d'Orléans va arriver, qu'il faut bien vite desservir la tables des voyageurs qui s'en vont, pour mettre le couvert de ceux qui viennent.

LA FILLE.

Eh pardi ! M. Ledru, c'est à Jacques et à Marianne qu'on a dit d'desservir (*montrant dans la salle*), et vous voyez ben qu'ils sont après. Moi, j'ai commission d'noute bourgeoise d'porter c'panier d'argenterie pour la table d'la noce là-bas dans l'jardin.

LEDRU.

En ce cas, fais donc ce qu'on dit, au lieu de rester là à bagmauder.

LA FILLE.

Eh ben, eh ben ! on y va. (*Elle fait quelques pas et revient.*) Ah ! dites donc, nout' maître, pourquoi ces diligences sont-elles si en r'tard aujourd'hui ?

LEDRU.

Quoi ! tu ne sais pas... la route s'est enfondrée ces jours derniers à un quart de lieue d'Étréchy. On y travaille à force. Mais comme pendant ce temps-là on ne peut plus y passer qu'à pied ou à cheval, toutes les voitures sont obligées de prendre la traverse, ce qui les retarde d'une bonne demi-heure.

LA FILLE.

Bon, je n'savions pas ça.

LEDRU, d'un air aimable.

Eh, eh ! tu ne savais pas... (*Il regarde vers la porte, et*

élevant la voix.) Tiens, vois-tu, Françoise, v'là encore que tu t'amuses et moi qui... Va donc, va donc.

LA FILLE.

Eh ben ! comme vous m'parlez rudement aujourd'hui donc !

LEDRU.

Sans doute. (*Plus bas.*) C'est la bourgeoise, là-bas, qui nous regarde. (*Très-haut.*) T'en iras-tu enfin ?

LA FILLE.

J'cours, nout' maître, et je r'viens tout d'suite.

(*Elle sort en courant par la porte charretière, et Ledru rentre chez lui.*)

SCENE II.

DUVERSEC, un Postillon, ensuite la Fille qui revient.

DUVERSEC, *paraissant sous la porte charretière et payant le postillon.*

Tiens, l'ami, c'est plus que ne vaut la maudite rosse que tu m'as fait enfourcher à la dernière poste. (*Le postillon se retire.*) Ah ! me voilà enfin à Etampes, où je vais sans doute trouver la diligence à dîner. Mais conçoit-on que, courant en poste, je n'aie pas pu la rejoindre plus tôt ? Il est vrai qu'on m'a donné des chevaux ! Par exemple, en sortant d'Arpajon, je monte un grand efflanqué, qui par une lubie à laquelle j'étais loin de m'attendre, se souvient de prendre le mors aux dents et me fait courir pendant une heure dans des terres labourées. Il m'a joliment seconé celui là ; j'en suis encore Ah ! si l'on me rattrape à courir à franc-étrier ! Ah ça ! cherchons donc bien vite l'auberge où l'on dîne. C'est au *Soleil-d'Or*, m'a-t-on dit. — Eh ! le voilà ce *Soleil-d'Or*. (*Lisant l'enseigne.*) « Nicolas Ledru, traiteur-aubergiste, loge » C'est cela même. Ah, ah ! c'est le maître de poste qui tient aussi l'auberge. (*Regardant par les fenêtres.*) Que vois-je dans cette

salle ? la table qu'on dessert ! Eh ! mon Dieu ! est-ce que la diligence.... Allons, cela n'est pas possible. Voyons donc, voyons donc. (*A la fille qui revient et va pour rentrer dans l'auberge.*) Ah ! dites donc, la fille ; est-ce que la diligence serait déjà repartie ?

LA FILLE.

Oui, monsieur, tout à c't heure.

DUVERSEC.

Comment ? comment ? on n'a donc pas diné ici ?

LA FILLE.

Si fait, monsieur. (*Montrant dans la salle.*) Vous voyez ben.

DUVERSEC.

Oh ! mais c'est.... Dites donc, dites donc : croyez-vous que je pourrai la rejoindre, au moins ?

LA FILLE.

Oh ! mon Dieu, j' suis sûre qu'en allant bon pas vous la rattraperez à la côte avant l' premier village.

DUVERSEC.

En ce cas ce n'est pas la peine de reprendre la poste, mes jambes me mèneront tout aussi vite. Allons.... (*Il va pour sortir et revient.*) Ah ! la fille, encore un mot. Est-elle pleine comme on me l'a dit la diligence ?

LA FILLE.

J' crais ben, monsieur, qu'il y a encore une place vide.

DUVERSEC.

Bon, bon ! c'est la mienne : courons. C'est pourtant mon maudit tailleur qui est cause.... (*S'arrêtant comme frappé d'un souvenir.*) Ah ! mon Dieu ! qu'est-ce que j'ai fait ? et mon paquet que j'ai.... Oh ! par exemple, il faut.... Et depuis Paris voilà seulement que j'y repense ! Allons décidément je ne l'aurai pas le jour de mon mariage.

LA FILLE, à elle-même.

Queuqu' c'est qu' i' n'aura pas l' jour de son mariage ?

DUVERSEC.

Là ! je pars pour me marier à Orléans et je mets mon habit de noce à la diligence de Lille ; mais j'oublie que celle où j'ai ma place va toujours et que je pourrais bien encore....
Courons.

(Pendant ces derniers mots Ledru reparait à sa porte, d'où il regarde Duversec qui sort précipitamment.)

SCENE III.

LA FILLE, LEDRU.

LA FILLE.

Eh, eh, eh ! qu'il est donc drôle avec son mariage d'un côté et son habit d' noce de l'autre !

LEDRU, se rapprochant.

Françoise, que voulait donc ce monsieur ?

LA FILLE.

I' d'mandait si la diligence était r'partie, j' li ai dit qu'oui, et sur ça le v'là qui court après.

LEDRU.

Il parlait donc de la diligence de Tours ?

LA FILLE.

Faut croire ; i' n' s'est pas expliqué.

LEDRU.

Et s'il avait entendu celle d'Orléans qui n'est pas encore arrivée....

LA FILLE.

Ah ! bah ! celle d'Orléans ! C' monsieur s'rait i' venu jusqu'ici sans l'avoir dépassée queuqu' part ? il l'aurait ben vue.

La Meprise de Diligence.

5

LEDRU.

Il aurait bien pu la dépasser justement à l'endroit, où je t'ai dit que les voitures prennent la traverse.

LA FILLE.

Ma fine, tant pis pour lui. Quant il aura r'joint celle de Tours, si c'est pas la sienne, il saura qu'il l'a laissée derrière et i' r'viendra l'attendre ici. C'est i' pas un grand malheur donc ?

(On entend les coups de fouet et le bruit d'une voiture qui arrive.)

LEDRU.

Ah ! bon. La voilà, la voiture d'Orléans. (*Se retournant vers sa maison.*) Jacques ? allons, alerte, alerte ! (*A la fille.*) Nous allons voir, s'il y a des places vides et si ce monsieur . . .

(*Un ou deux garçon traversent la scène en courant pour aller dans la cour.*)

LA FILLE.

Oui, j'allons voir ça. (*Courant regarder à la porte charretière.*) V'là les voyageurs qui descendent. T'nez, t'nez, M. L'dru, deux, trois . . . cinq . . . Bon ! j'crais ben qu'la voiture a sa charge. Six, sept et c't'illà qui vient après, ça fait huit . . .

LEDRU.

Et le neuvième, où est-il ?

LA FILLE.

Eh ! pardi ! est-ce que vous n'voyez pas c'te tête qui r'mue encore dans l'coin du fond ? alle tient à queuqu'un, c'te tête. Par ainsi, ça fait l'compte tout juste, et c'monsieur n'pouvait pas en être.

(*Elle rentre dans l'auberge. On voit les voyageurs arriver par la porte charretière. Les uns restent quelque temps dans la rue, les autres entrent tout de suite dans l'auberge, et tous paraissent ensuite dans la salle du diner.*)

SCÈNE IV.

LEDRU, Voyageurs, ensuite SAINVILLE et MARIE.

LEDRU, aux premiers voyageurs qui arrivent.

Entrez dans la maison, messieurs. Le dîner sera excellent. On va servir. (*A d'autres voyageurs qui paraissent successivement.*) Par ici, par ici, messieurs. — Eh! je crois que voilà M. de Sainville!

SAINVILLE, en entrant, à Marie.

Oui, mademoiselle, c'est ici que je vais être forcé de vous quitter.

LEDRU, avec de grandes salutations.

M. de Sainville, j'ai bien l'honneur. . . .

SAINVILLE.

Bonjour, M. Ledru. A-t-on envoyé ma voiture?

LEDRU.

Non, monsieur; je n'ai rien vu.

SAINVILLE.

J'avais cependant écrit. . . je voulais arriver pour dîner. Diable! voilà qui me contrarie. Avec cela j'ai une faim dévorante. (*Tirant sa montre.*) Voyons cependant.

MARIE, à part.

Allons, c'est en montant en voiture ce matin que j'aurai perdu cette petite bourse.

SAINVILLE, à lui même.

Eh! oui, à l'heure qu'il est, on devrait être venu. A quoi pensent-ils donc là-bas de n'avoir pas. . . .

LEDRU.

Eh bien! M. de Sainville, dînez ici.

SAINVILLE.

Ma foi, je suis tenté....

MARIE, à part.

Espérons que je n'aurai pas besoin d'argent, puisque le conducteur....

SAINVILLE.

Tenez, M. Ledru, mon estomac est de votre avis. Faites mettre mon couvert, je dîne chez vous.

LEDRU.

Vous serez content, monsieur, et justement vous tombez bien : car j'ai aujourd'hui un dîner de noce, et la table des voyageurs s'en ressentira. (Il rentre chez lui.)

SAINVILLE.

Bon, bon, tant mieux. (A Marie.) Et puis j'aurai par là le plaisir de rester plus long-temps avec mon aimable compagne de voyage.

MARIE.

Ah! monsieur.... Mais c'est ici que nous nous quittons, et j'en suis bien fâchée.

SAINVILLE.

Vraiment? ma foi, je le suis de même, ma belle enfant. Nous avons peu causé; cependant ce peu m'a suffi pour juger que vous avez reçu une éducation distinguée. Outre cela, votre ton, la décence de vos manières m'ont fait concevoir de vous l'idée la plus favorable.

MARIE.

Une prévention si flatteuse....

SAINVILLE.

Non, je ne crois pas me tromper, mais il a fallu qu'il se trouvât là devant et à côté de nous ces deux impitoyables bavards qui, depuis Paris, n'ont cessé de nous étourdir de leurs affaires de commerce! surtout ce marchand de Lille qui n'a fait que parler de ses toiles, de ses dentelles, de ses correspon-

dans de Bruxelles et d'Amsterdam. Oh ! que je les aurais de bon cœur....

LEDRU , *reparaissant.*

M. de Sainville , *on a servi.*

SAINVILLE.

Bien , nous voilà. (*A Marie.*) Entrons , ma chère demoiselle.

(*Il lui donne la main et ils entrent dans l'auberge.*)

SCÈNE V.

LEDRU , LE COCHER *dans la rue* , les Voyageurs *dans la maison* , Garçons et Servantes.

(*Pendant cette scène et la suivante , on voit les voyageurs à table dans la salle de l'auberge , puis les servantes qui vont et viennent pour le service.*)

LE COCHER , *entrant par la porte charretière et se retournant.*

Jacques , dépêche-toi de faire rafraîchir les chevaux. (*A lui-même.*) C'est qu'il faut que je regagne la demi-heure que j'ai perdue , en prenant la traverse par Etrechy.

LEDRU , *au cocher.*

Dites-donc , M. Baptiste... M. de Sainville laisse une place ; je la retiens pour M. Vincent qui m'a bien recommandé hier au soir. . . .

LE COCHER.

M. Vincent ? c'est bon , M. Ledru ; vous pouvez envoyer l'avertir de ne pas se déranger , et que je passerai tout exprès par sa rue , pour le prendre à sa porte. (*Il entre dans l'auberge.*)

LEDRU , *à lui-même.*

Je vais donc envoyer lui dire... (*Prêt à rentrer , il regarde vers la cour.*) Eh ! mais n'est-ce pas M. Bonnard , le gros marchand de meubles d'Orléans , que je vois là descendre de chaise dans ma cour ? -- C'est lui , ma foi !

S C E N E V I.

LEDRU, BONNARD *dans la rue*, les Voyageurs *dans la maison*, ensuite la Fille.

LEDRU.

Eh ! c'est vous, M. Bonnard ! par quelle aventure à Etampes aujourd'hui ?

BONNARD, *un porte-manteau sous le bras.*

Ah ! M. Ledru, c'est bien le cas de dire une aventure. Je suis.... Mais, dites-moi vite, n'y aurait-il pas une place pour moi dans la diligence d'Orléans ?

LEDRU.

Oh ! mon Dieu, non ; elle est pleine.

BONNARD.

Ah ! diable, tant pis.

LEDRU.

Vous n'arrivez donc pas d'Orléans.

BONNARD.

Si fait, parbleu, j'en arrive, et ce qui me désespère, c'est d'être obligé d'y retourner, sans en être plus avancé. Mon cher M. Ledru, vous voyez un homme volé, ruiné, assassiné !

LEDRU.

Eh ! mon Dieu ! que me dites-vous là ? La route est pourtant sûre, et il y a des années qu'on n'a entendu dire. . .

BONNARD.

Il ne s'agit pas de voleurs de grand chemin. C'est bien pis ce qui m'arrive. On m'a.... Il n'a pas passé ici, depuis une heure, une chaise jaune ?

LEDRU.

Non.

BONNARD.

Allons, ils auront brûlé cette poste. O mon Dieu, mon Dieu ! (*Présentant son porte-manteau.*) Voudriez-vous me débarrasser....

LEDRU, *prenant le porte-manteau.*

Pardon, je ne faisais pas attention....

(*Il le donne à un garçon qui passe.*)

BONNARD.

Imaginez-vous, M. Ledru... (*Il s'interrompt pour regarder le garçon qui emporte son porte-manteau.*)

LEDRU.

Soyez tranquille, il va le mettre.... J'en répons, moi.

BONNARD.

Oh ! c'est que... Imaginez-vous donc que je suis parti d'Orléans cette nuit, dans une chaise de poste où l'un de mes amis qui va à Paris a bien voulu me donner une place. Eh bien ! voyage inutile, je n'ai pu les rattraper !

LEDRU.

Rattraper qui ?

BONNARD.

Ma nièce et son officier.

LEDRU.

Votre nièce ?

BONNARD.

Eh ! oui. Elle vient de se laisser enlever.

LEDRU.

Bah !

BONNARD.

C'est comme je vous le dis. Elle était devenue amoureuse, il y a un an, d'un jeune officier, nommé Saint-Firmin, qui était en semestre dans nos environs. J'en étais dans des trances !... Mais l'officier est parti, et j'ai respiré. Cependant,

je ne me suis pas endormi pour cela. Ma nièce était restée triste, rêveuse, soupirant sans cesse; allons, allons, me suis-je dit, dépêchons-nous de la marier. J'avais trouvé pour elle un jeune homme de Beaugenci, riche, bon enfant, un peu nigaud, un mari d'or enfin. Tout était prêt, tout convenu, et mon jeune homme était parti pour aller acheter à Paris les présens de noce. Le lendemain de son départ, j'apprends que le régiment de l'officier va arriver pour tenir garnison chez nous; aussitôt j'écris au prétendu trois lignes, pas davantage. Je ne sais s'il aura compris ma lettre, mais il n'est pas venu; le régiment est arrivé, ma nièce a revu l'officier, et cette nuit même les deux tourtereaux ont pris leur volée.

LEDRU.

Là! voyez!

BONNARD.

Moi, sur une indication sûre qu'ils ont pris la route de Paris, je profite de l'occasion que je vous ai dite, et je cours sur leur piste; je m'informe à chaque poste et je m'assure qu'ils n'ont sur nous qu'une heure d'avance. Enfin, à une demi-lieue d'ici, nous apercevons une chaise à deux cents pas tout au plus devant nous.

LEDRU.

La chaise jaune?

BONNARD.

Oui, c'était la leur. Je presse le postillon qui nous mène ventre à terre; de minute en minute l'espace qui nous séparait des fuyitifs diminuait à vue d'œil. Nous allions les atteindre, après avoir tourné un coude que le chemin faisait là. Pas du tout, nous arrivons, nous regardons; plus de chaise, plus personne sur la route aussi loin que la vue peut s'étendre. Ils s'étaient sûrement jetés à travers champs. Mais, de quel côté? C'est ce qu'un bois, que nous apercevions à peu de distance, ne nous a pas permis de découvrir. Vous jugez bien qui fut sot, mon cher M. Ledru.

LEDRU, riant.

Oui, je crois vous voir d'ici. Votre mine devait être. . .

BONNARD, *piqué.*

Ma mine ! ma mine ! c'était celle d'un homme qui n'a pas du tout sujet de rire, entendez-vous, M. Ledru ?

LEDRU.

Pardon, mon intention n'est pas. . . . Certainement, je me mets bien à votre place et je conçois votre chagrin. Pourtant, je dis : Quand vous vous désolerez. . . . Votre nièce n'est pas votre fille, après tout. D'ailleurs, qui sait ? cet officier l'épousera peut-être.

BONNARD.

Je le crois bien qu'il l'épousera. Une fille riche ! un cadet qui n'a pas le sou ! Mais, moi, je suis son tuteur à cette malheureuse fille. On va m'attaquer en reddition de comptes, on me chicannera, il faudra que je donne du mien, et, comme je vous le disais, je serai ruiné. Avec mon jeune homme de Beaugenci, c'était différent. Le cher Duversec aurait trouvé bon tout ce que j'aurais fait, et il m'aurait laissé tout le temps de me mettre en règle. Vous voyez donc bien. . . .

LEDRU.

Oui, oui, je vois que ce n'est pas la même chose.

BONNARD.

Ah ça ! comment vais-je donc faire pour m'en retourner, si vous dites qu'il n'y a pas place dans la diligence ?

LEDRU.

Écoutez, M. Bonnard ; vous allez dîner.

BONNARD.

Oui, je dînerai ; ce n'est pas là ce qui m'embarrasse : mais après ?

LEDRU.

Eh bien ! d'ici à une heure ou deux, il s'offrira une occasion, quelque voiture de rencontre, et vous pourrez à peu de frais. . . .

BONNARD.

Vous croyez ?

LEDRU.

Il y en a tous les jours.

La Meprise de Diligence.

BONNARD.

Allons, d'accord.

LEDRU, *courant à sa porte.*

Françoise? un couvert pour M. Bonnard, dans la petite salle. Qu'on remette à la broche ce joli morceau de filet de chevreuil. Vite, qu'on se dépêche. (*Revenant à Bonnard.*) Vous m'en direz votre avis, M. Bonnard; c'est un morceau...

BONNARD.

Ah! mon cher Ledru, avec le chagrin que j'éprouve....

LEDRU.

Vous n'aurez pas d'appétit, peut-être?

BONNARD.

Si fait, si fait. Mais le coup qui m'a frappé.... Il est là, et... Du filet de chevreuil, avez-vous dit?

LEDRU.

Oui, et qui vous a en fumet.... Ah! dame!....

BONNARD, *à lui-même.*

L'ingrât! elle a eu le cœur de....

LEDRU, *continuant.*

Je vous garantis qu'il est très-tendre.

BONNARD.

Le cœur de ma nièce?

LEDRU.

Non, mon filet.

BONNARD, *avec un gros soupir.*

Ah! mon ami! ce qui me désespère, ce qui me rendra malade....

LA FILLE, *accourant.*

Monsieur est servi.

BONNARD.

Qu'est-ce qu'elle dit?

LA FILLE.

Que vous êtes servi, monsieur.

BONNARD, *remarquant la fille.*

Eh, eh! Elle est... (*A Ledru.*) Oui, M. Ledru, après le malheur qui m'arrive, ne vous étonnez pas si vous entendez dire avant peu que je n'aurai pas pu supporter.... Je vais dîner.
(*Il entre dans l'auberge.*)

LA FILLE.

Qu'est-ce qu'il a donc, M. Bonnard?

LEDRU, *riant.*

Il a.... Ah, ah, ah! je ris, j'ai tort, car ce pauvre M. Bonnard.... Ah, ah, ah! vraiment je le plains.

(*Il rentre chez lui.*)

SCENE VII.

LA FILLE, LE COCHER, les Voyageurs *dans la salle,*
ensuite ANDRÉ.

LA FILLE.

Tiens, si c'est comme ça qu'not' maître plaint son monde!

LE COCHER, *sortant de l'auberge.*

Allons, allons, le temps s'écoule. (*Allant aux fenêtres de la salle.*) Messieurs, je vous préviens que je vas faire atteler.

(*Il sort par la porte charretière.*)

LA FILLE.

M. Baptiste n'en fait jamais d'autres. Il n'y a pas une demi-heure qu'on est à table, et il presse déjà pour partir (j'vous d'mande un peu c' qu'un voyageur affamé peut dépenser chez nous en une demi-heure! (*Elle va pour rentrer et s'arrête en apercevant André dans la porte charretière.*) Ah! Ah! C'est vous, M. André!

ANDRÉ.

Bonjour, mademoiselle Françoise. Mon maître est-il arrivé?

LA FILLE.

Il y a long-temps. Entrez, il est là.

ANDRÉ, *galamment.*

Eh! eh! mademoiselle Françoise, vous êtes toujours....

LA FILLE.

Pardon, M. André. On se élève de table. C'est l'moment qu'on va donner pour la fille, j' cours ben vite. (*A Sainville qui sort de l'auberge.*) M. Sainville, v'là voute domestique. (*Recevant de lui une pièce de monnaie.*) Ah! monsieur.... Ben obligée, monsieur. (*Elle sort en courant.*)

SCENE VIII.

SAINVILLE, ANDRÉ, ensuite MARIE.

SAINVILLE.

Parbleu, André, tu es diligent! si je t'avais attendu....

ANDRÉ.

Monsieur, c'est que....

SAINVILLE.

Mais n'importe, tu ne venais pas, j'ai dîné ici, moi; et pas trop mal, en vérité. Comment se porte ma femme?

ANDRÉ.

Monsieur, elle continue d'aller mieux. Oh! à présent....

SAINVILLE.

Bien, bien. Mon fils est-il arrivé?

ANDRÉ.

Il y a plus de deux heures, monsieur.

SAINVILLE.

Allons, André, nous allons partir. Mais il faut que je dise adieu à ma jolie compagne de voyage. Ah! la voici. (*A Marie.*)

qui vient à lui.) Mademoiselle, j'allais rentrer, dans l'intention de prendre congé de vous.

MARIE.

Ah ! monsieur, j'aurais voulu profiter plus long-temps...

SAINVILLE.

Ma foi, pour mon compte, je suis très-fâché que ce soit ici le terme de notre trop courte connaissance. Mais voilà ce que c'est que les liaisons de diligence ; à peine sont-elles entamées qu'il faut... Au reste, à la longueur du voyage près, il en est de même de toutes celles de la vie. Vient le moment de se séparer, serviteur, l'un reste là, l'autre poursuit sa route, et Dieu seul sait si l'on se reverra jamais. Allons, adieu, aimable enfant, je fais des vœux pour que vous soyez heureuse autant que vous méritez de l'être.

MARIE, *soupirant.*

Heureuse !

SAINVILLE.

Eh ! oui, sans doute. Mais, pardon, mademoiselle ; ma famille m'attend, il faut que je me hâte.... Ah ! diable, j'allais oublier que j'avais deux mots à dire à mon notaire, en passant. Sa maison n'est qu'à deux pas, j'y cours. (*A André.*) André, va veiller à nos chevaux, je reviens dans un instant. (*A Marie.*) Adieu, adieu, ma petite amie. (*A part en s'éloignant.*) Elle est vraiment intéressante !

(*André sort par la porte charretière. Les voyageurs sortent successivement de l'auberge et se dispersent de différens côtés.*)

S C È N E I X.

MARIE, LEDRU.

MARIE, *à elle-même.*

Ah ! pourquoi ce bon monsieur ne va-t-il pas jusqu'à Lille !

LEDRU, *sortant de chez lui.*

Mademoiselle, vous avez été contente du dîner, sans doute ?

MARIE.

Oui, monsieur.

LEDRU.

Dame, j'avais fait de mon mieux. Mais je crois, mademoiselle ; que vous oubliez quelque chose.

MARIE.

Oui, je sais que j'ai laissé dans votre salle...

LEDRU.

Ce n'est pas ça, mademoiselle ; c'est votre dîner que . . . mille pardons, c'est que je ne me rappelle pas que vous m'ayez payé.

MARIE.

Non, monsieur, c'est le conducteur qui est chargé de ma dépense.

LEDRU.

Ah ! il l'a donc oublié, car il ne m'a pas dit . . . (*Appelant.*)
Eh ! M. Baptiste, écoutez donc ici.

SCENE X.

LE COCHER ET LES PRÉCÉDENS.

LE COCHER.

Qu'est-ce qu'il y a, M. Ledru ?

LEDRU.

Et le dîner de mademoiselle, qui est-ce qui me le paiera ?

LE COCHER.

Singulière question ! C'est elle apparemment.

MARIE.

Mais non, M. le conducteur, vous savez bien qu'on vous a donné l'argent pour me défrayer pendant la route.

LE COCHER.

Pas du tout, pas du tout, mademoiselle; il est vrai que parfois on me charge de ces choses-là; mais aujourd'hui je n'ai rien reçu pour personne.

MARIE.

Qu'entends-je? On m'a cependant bien assurée...

LE COCHER.

Ah! doucement, ma chère demoiselle, je suis connu, entendez-vous? M. Ledru dira que je suis incapable.... (*S'éloignant.*) La petite extravagante, je crois! (*Il sort.*)

SCENE XI.

MARIE, LEDRU, ensuite les Voyageurs.

MARIE, avec effroi.

Serait-il bien possible qu'on eût négligé de remettre au conducteur....

LEDRU.

Allons, mademoiselle, de l'argent, s'il vous plaît.

MARIE.

Mais, mon Dieu, mon cher monsieur, j'en ai pas.

LEDRU.

Comment? vous n'en avez pas? vous vous êtes mise en route, sans argent?

MARIE.

Non, monsieur. Mais j'ai eu le malheur de perdre en partant ce matin.... Enfin j'en ai plus rien, pas un dénier, M. l'aubergiste.

LEDRU.

Il ne fallait pas dîner, en ce cas.

MARIE.

Mais ne vous ai-je pas dit....

LEDRU.

Quand on n'a pas d'argent, on jeune, mademoiselle, vous deviez savoir cela.

MARIE.

Sans doute, je le savais. Mais j'étais persuadée que le conducteur....

LEDRU.

Le conducteur! le conducteur! Il faut que quelqu'un me paie, et je ne vous laisse pas continuer votre route que je ne soit payé.

MARIE.

Mais c'est affreux! Quoi! vous seriez assez barbare....

LEDRU.

Je ne suis pas barbare, je suis aubergiste. Or si l'on ne paie chez nous qu'en sortant, on ne sort non plus qu'en payant; c'est Nicolas Ledru qui vous dit ça, ma petite.

MARIE.

Mon Dieu! mon Dieu! que je suis malheureuse!

LEDRU.

Je conçois bien que c'est fâcheux, mais enfin je ne suis pas obligé.... (*A part.*) M. de Sainville! Taisons-nous.

SCÈNE XII.

MARIE, SAINVILLE, LEDRU.

SAINVILLE.

Que veut dire ceci, M. Ledru?

LEDRU.

Oh! monsieur, ce n'est rien. Mademoiselle n'avait pas, disait-elle de quoi payer son dîner. Là-dessus, moi, je lui ai peut-être parlé d'abord un peu.... Mais j'avais tort. Elle

croyait que le conducteur était chargé de la défrayer, et il se trouve qu'il n'en est rien.

SAINVILLE.

Comment ? Et le conducteur nie . . .

MARIE.

Monsieur, ce dont je suis certaine, c'est qu'il a été déposé hier vingt-quatre francs au bureau pour cet objet. Le registre en fera foi.

SAINVILLE.

Que dites-vous donc, vingt-quatre francs ? Mais c'est beaucoup ! comment ! pour aller de Paris . . .

MARIE.

Jusqu'à Lille, oui, monsieur.

SAINVILLE.

Jusqu'à Lille !

LEDRU.

Jusqu'à Lille ! en voici bien d'une autre !

SAINVILLE.

Et pourquoi vous trouvez-vous dans la voiture d'Orléans ?

MARIE.

D'Orléans ! juste ciel ! mais je ne vais pas à Orléans, moi ! c'est pour Lille que ma place est payée, c'est là que je dois . . .

SAINVILLE.

A Lille !

SCENE XIII.

LE COCHER, et LES PRÉCÉDENS.

LE COCHER, à Marie.

Allons donc, mademoiselle, on n'attend plus que vous.

MARIE, au cocher.

Ah ? monsieur, ce n'est donc point à Lille que vous m'emmenez !

Le Méprise de Diligence.

LE COCHER, *étonné.*

A Lille!

MARIE.

Voyez, voyez donc votre feuille. C'est vous-même qui m'avez appelée ce matin; j'y suis donc inscrite; alors comment...

LE COCHER.

La voilà ma feuille.

MARIE.

Voyez vite s'il y a Marie de Vercelle.

LE COCHER, *regardant sa feuille.*

Eh bien! oui, vous voilà. *Marie Duver*.... On dirait *Duversac*; mais c'est bien ça, j'espère.

SAINVILLE.

Duversac! (*Prenant la feuille.*) Voyons donc, voyons donc. (*Lisant.*) *Duversac*. J'y suis! On s'est trompé de nom comme de sexe. Ce *Duversac* est un jeune homme que j'ai vu venir ce matin au bureau s'inscrire pour Orléans. Je m'étonnais aussi de ne pas le voir des nôtres. (*A Marie.*) Ma foi, ma pauvre amie, vous vous êtes trompée de diligence.

MARIE, *avec une expression d'effroi.*

Grand Dieu! Il ne manquait plus à mon malheur.... Que devenir? Quel parti prendre?

(*Elle va désespérée s'asseoir sur le banc.*)

SAINVILLE, *à part.*

Cette pauvre petite! Décidément je ne peux pas la laisser....

LE COCHER.

Mademoiselle ne va donc pas à Orléans?

SAINVILLE.

Eh! non, sans doute. A moins que mademoiselle n'y connaisse quelqu'un.

MARIE, sur le banc.

Personne, monsieur. Cependant j'y suis née; mais j'étais si jeune encore quand j'en suis sortie; malheureuse orpheline...

(Elle pleure.)

LE COCHER.

Ah ça ! voilà qui me fait une place vide ; si je trouvais....

LEDRU.

Eh ! j'y songe, M. Baptiste, j'ai là quelqu'un.... (Courant crier à sa porte.) M. Bonnard ? vite, vite, il y a place pour vous dans la diligence.

LE COCHER.

Mais qu'il se dépêche.

SCÈNE XIV.

LES PRÉCÉDENS, BONNARD.

LEDRU, à sa porte.

Dépêchez-vous, dépêchez-vous, M. Bonnard !

BONNARD, de l'intérieur.

Me voilà, me voilà. (Paraissant à une fenêtre, la serviette au cou et la bouche pleine.) Mais, mon Dieu, je n'ai pas dîné.

LE COCHER, s'éloignant.

Peu m'importe, je n'attends pas une minute !

BONNARD.

Un moment donc ; que je prenne au moins ma canne et mon chapeau. (Il rentre dans l'auberge.)

SAINVILLE.

C'est mon tapissier.

MARIE, sur le banc.

O madame Belval, mon unique amie, quand vous adressâtes ce matin des vœux au Ciel pour moi, vous étiez loin de prévoir.

(Elle sanglote.)

SAINVILLE, à Marie.

Allons, calmez-vous, mademoiselle : nous trouverons peut-être

BONNARD, *accourant, avec sa canne, son chapeau et encore sa serviette.*

Me voilà, me voilà.

SAINVILLE.

Bonjour, M. Bonnard.

BONNARD.

Ah ! M. de Sainville, j'ai bien l'honneur . . . (à Ledru.)
M. Ledru, je n'ai pas diné, mais c'est égal, nous

LEDRU.

Oui, oui, monsieur. Mais pardon, si cette serviette ne vous était pas absolument utile

BONNARD, *arrachant et jetant sa serviette.*

Ah ! que je suis . . . (On entend quelques coups de fouet.)
Attendez donc, attendez donc, ce diable de conducteur, il me fera . . . M. de Sainville, votre serviteur de tout mon cœur.

(Il se précipite dans la porte charretière et Ledru rentre chez lui. Un instant après on entend les coups de fouet du départ de la diligence.)

SCENE XV.

SAINVILLE, MARIE, ensuite ANDRÉ.

SAINVILLE, à lui-même.

J'avais à lui parler, à ce M. Bonnard, mais ce sera pour une autre fois. Occupons nous . . . (À Marie.) Eh bien ! ma pauvre amie ?

MARIE, se levant.

Ah ! monsieur, après la fatale méprise qui m'a jetée dans cette route si opposée à celle que je devais tenir, il faut que je retourne à Paris, à l'instant même, à pied, dénuée de tout ; il n'importe, il faut

SAINVILLE.

Mon, mon enfant, il n'en sera pas ainsi, je veux....

ANDRÉ.

Monsieur, quand vous voudrez partir....

SAINVILLE.

Un moment, André. (*A Marie.*) Allons, séchez vos larmes, écoutez-moi. Vous allez venir passer la journée à mon château. (*Sur un mouvement de Marie.*) Oui, mademoiselle, j'ai ma femme et ma fille qui vous recevront bien. Demain ma voiture vous reconduira à Paris et vous pourrez reprendre la route de Lille.

MARIE.

Quoi ! monsieur....

SAINVILLE.

C'est une affaire arrangée. Allez vite chercher ce qui vous appartient et nous partirons.

MARIE, avec tout le trouble de la joie.

Ah ! monsieur.... quelle reconnaissance.... J'allais sans vous.... C'est le Ciel qui a voulu....

SAINVILLE.

Allez, allez donc.

MARIE.

Oui, monsieur. (*A elle-même.*) Oh ! comme mad. Belval sera étonnée de me revoir ! (*Elle court dans l'auberge.*)

SAINVILLE, à lui-même.

L'aimable enfant !

ANDRÉ.

Monsieur, ne trouvez-vous pas que cette jeune fille a beaucoup des traits d'une personne que nous avons vue jadis, à cet âge ?

SAINVILLE.

De qui donc ?

ANDRÉ.

Eh, eh ! monsieur, de mademoiselle....

SAINVILLE, *vivement.*

De ma chère Rose, de ma sœur, veux-tu dire?

ANDRÉ.

Oui, monsieur.

SAINVILLE.

Parbleu! André, tu as raison. Eh! oui: tiens, c'est peut-être cette légère ressemblance qui, autant que son malheur, m'intéresse si vivement pour cette pauvre petite.

SCENE XVI.

SAINVILLE, LEDRU.

LEDRU, *rentrant avec un porte-manteau.*

Ah! ah! ah! le bon tour! et M. Bonnard qui oublie son porte-manteau! Oh! par exemple....

SAINVILLE, *présentant de la monnaie.*

M. Ledru, voilà pour le dîner de cette demoiselle.

LEDRU.

Eh! mais ce n'était pas la peine... Mais, puisque vous le voulez ainsi... En vous remerciant, monsieur. (*Regardant vers la coulisse.*) Ah! voyez donc, voyez donc, M. Bonnard qui raccourt à pied, tout essoufflé!

SAINVILLE.

Bon! il se sera aperçu. . . .

SCENE XVII.

BONNARD ET LES PRÉCÉDENS, ensuite MARIE, ANDRÉ.

BONNARD.

Que le diable emporte les diligences et surtout ceux qui les mènent. Mon porte-manteau que j'ai oublié ici par la faute de ce damné conducteur.

LEDRU.

Le voici, le voici votre porte-manteau; vous ne deviez pas avoir d'inquiétude, je vous l'aurais....

BONNARD.

Comment ? pas d'inquiétude ! un porte-manteau qui renferme un sac de . . . (*Il tâte un endroit du porte-manteau.*) C'est ça ! c'est ça ! il y est encore. De l'inquiétude avec vous, M. Ledru ! pas du tout, pas du tout. C'est qu'il vient tant de monde chez vous, qu'on aurait pu . . . Mais le voilà, je vous remercie, M. Ledru. (*A Sainville.*) M. de Sainville, je vous demande bien pardon de mon impolitesse de tout à l'heure ; mais ce conducteur . . .

LEDRU.

La diligence vous attend donc quelque part ?

BONNARD.

Ah ! bah ! oui, m'attendre ! Il me faut à présent guêter une autre occasion. Au reste, je ne m'en suis pas trop fâché, car . . . je n'ai pas diné, vous le savez bien, M. Ledru.

SAINVILLE.

Puisqu'il est ainsi, M. Bonnard, écoutez : je devais vous voir ces jours-ci, pour vous parler de quelques meubles que je voudrais remplacer. Mais, pour que vous puissiez voir les choses par vous-même, venez passer le reste de la journée chez moi.

BONNARD.

Monsieur, ce serait avec un grandissime plaisir, s'il ne me fallait pas retourner aujourd'hui même à Orléans.

SAINVILLE.

Quelle affaire si pressée . . .

BONNARD.

Quelle affaire, juste ciel ! demandez à M. Ledru, je lui ai conté . . .

SAINVILLE.

Eh bien ! venez, vous me le conterez aussi en route.

BONNARD.

Ma foi, je . . . Oui, je réfléchis que vous seriez homme peut-être à me donner un bon conseil.

SAINVILLE.

Et autant que je le pourrai ; un excellent dîner, M. Bonnard.

BONNARD.

Ah ! monsieur . . . l'un et l'autre ont leur mérite assurément , et je . . . Allons, monsieur, me voilà prêt à vous accompagner.

SAINVILLE.

A la bonne heure, je n'attends plus pour partir que . . .
(*En se retournant il aperçoit Marie qui tient son petit paquet et attend timidement dans le fond.*)

Eh ! mais pourquoi n'approchez-vous pas , ma petite.

MARIE.

Monsieur, je craignais . . .

SAINVILLE, *bas à André.*

Vraiment, André, plus je la regarde et plus je vois dans ses traits . . . (*Haut.*) Allons, nous partons.

MARIE, à Ledru.

Monsieur, vous ne perdrez pas le prix de votre dîner. J'aurai soin . . .

LEDRU.

Ne parlons plus de cela, mademoiselle, je suis p. . .

SAINVILLE, *l'interrompant vivement.*

Bonjour, M. Ledru. (*A Marie.*) Venez, mademoiselle.
(*Il donne la main à Marie et sort avec elle par la porte charretière.*)

BONNARD, à Ledru.

L'aimable homme que M. de Sainville !

(*Il sort aussi, et Ledru le conduit jusqu'à la porte charretière.*)

SCÈNE XVIII.

DUVERSEC, LEDRU.

DUVERSEC, *arrivant tout en nage.*

Maudite soit la sotte fille qui m'a dit . . . (*S'essuyant le front.*) Ah ! quelle course !

LEDRU.

Eh ! n'est-ce pas là ce monsieur qui tantôt . . .

DUVERSEC.

Ah ! voilà . . . C'est vous qui êtes monsieur Ledru , je crois ?

LEDRU.

Oui , monsieur.

DUVERSEC.

Oui , je voyais cela à votre air , à votre . . . Enfin vous êtes M. Ledru. Eh bien ! monsieur , je vous avertis que vous avez une servante bien sotte ou bien impertinente. Je lui demande la voiture d'Orléans , elle me fait courir après celle de Tours ! Je me mets en nage pour l'atteindre , j'y parviens , et je vois mon erreur. Alors je reviens sur mes pas et je rentre dans Etampes , jurant , pestant , donnant au diable les tailleurs , les diligences , les servantes d'auberge , en un mot , tout ce qui depuis ce matin semble d'accord pour me désespérer.

LEDRU.

Enfin , monsieur , que voulez-vous de moi ?

DUVERSEC.

Je ne voulais que vous dire cela , M. Ledru. Maintenant faites-moi le plaisir d'avertir le cocher d'Orléans que je suis ici.

LEDRU.

Ah ! parbleu , elle est loin à présent la diligence d'Orléans !

DUVERSEC.

Elle est encore repartie ! Ah ça ! c'est donc une gageure ! Mais dites donc , dites donc , j'aurais dû la rencontrer , en ce cas.

LEDRU.

En revenant ici , vous avez suivi la grande rue , peut-être.

DUVERSEC.

Sans doute.

LEDRU.

C'est ça , monsieur. Le cocher avait quelqu'un à prendre
La Méprise de Diligence.

dans une autre rue, il faut que ce soit pendant ce temps là...

DUVERSEC.

Mais c'est pour en devenir fou ! Il faut qu'elle soit ensorcelée cette diligence ! Je la passe, elle me passe, et chaque fois un malin génie m'empêche de la voir. Parbleu ! ce M. Bonnard, avec sa lettre originale, c'est bien lui qui est la cause....

LEDRU.

M. Bonnard ! parlez-vous du riche tapissier d'Orléans ?

DUVERSEC.

Eh ! oui, vraiment.

LEDRU.

Eh ! mais il était ici tout à l'heure.

DUVERSEC.

Bah ! qu'est-ce que vous dites donc ?

LEDRU.

Il y a trouvé M. de Sainville qui revenait de Paris et...

DUVERSEC.

M. de Sainville, l'ancien ami de mon père, que j'ai vu ce matin, et avec qui, sans mon éternel guignon, je devais me trouver dans la diligence ! n'a-t-il pas un château près d'ici ?

LEDRU.

Précisément, et c'est là qu'il emmène M. Bonnard, ainsi qu'une jeune personne qui était sa compagne de voyage et qui....

DUVERSEC.

Une jeune personne ? Attendez donc, bien jolie, peut-être ?

LEDRU.

Oui, ma foi.

DUVERSEC, *sautant de joie.*

Oh ! mais c'est charmant ! Y a-t-il loin d'ici au château de Sainville ?

LEDRU.

Mais... une petite lieue.

DUVERSEC.

Ma foi, pour une lieue, je puis bien risquer encore le franc-étrier. Et puis cela me donnera meilleur air en arrivant, n'est-ce pas?

LEDRU.

Certainement.

DUVERSEC.

Je ne me sens pas de joie, mon cher M. Ledru ! cette jeune personne que vous avez trouvé jolie.... Eh bien ! c'est ma prétendue !

LEDRU.

Ah !

DUVERSEC.

Une blonde, n'est-il pas vrai ?

LEDRU.

Oui, monsieur.

DUVERSEC.

Air de décence ?

LEDRU.

Oh ! cela tout à fait.

DUVERSEC.

C'était elle !

LEDRU.

Votre prétendue !

DUVERSEC.

Oui, elle-même que je croyais ne revoir que demain et que je vais embrasser dans une heure. Oh ! c'est.... Allons, allons, deux chevaux de selle ; un guide et je pars pour Sainville.

LEDRU.

Mais, monsieur, permettez.... Cette demoiselle....

DUVERSEC, avec impatience.

Des chevaux, des chevaux ! vite je suis pressé.

LEDRU.

Vous allez être servi, monsieur. (*A part, en allant vers sa cour.*) Au surplus, s'il se trompe, cela m'est égal. (*Appelant.*) Jacques ? Jacques ? écoute ici. (*Un garçon paraît.*)

DUVERSEC.

Donnez-moi ce que vous avez de mieux, entendez-vous, M. Ledru : pour mon impatience, il me faudrait les ailes de l'amour.

LEDRU, *se retournant.*

Vous aurez ça, monsieur. (*Vers sa porte.*) Jacques, selle-moi vite le gros normand et la jument borgne; dépêche-toi.

DUVERSEC.

Eh bien ! si c'est là ce qu'il appelle....

LEDRU, *revenant à Duversec.*

Soyez tranquille, vous aurez là deux excellentes bêtes.

DUVERSEC.

Allons, va pour la jument borgne et le gros normand. Partons. (*Il chantonne en sortant.*)

Qui, c'en est fait, je me marie....

Fin du second Acte.

A C T E I I I.

Le théâtre représente une salle basse du château de Sainville, avec porte et croisées ouvrant sur le jardin. Sur le côté à gauche est une porte communiquant dans l'intérieur du château ; à droite en face est la porte d'entrée, en arrivant du dehors.

Il y a sur le côté à droite un piano ou une harpe.

S C E N E P R E M I E R E.

MARIE, ROSE, *entrant par la porte à gauche.*

ROSE.

Venez, mademoiselle ; laissons reposer maman.

MARIE.

Madame de Sainville a donc été malade ?

ROSE.

Oui, bien malade ; mais elle est convalescente, et, Dieu merci, nous n'avons plus la moindre inquiétude. Cependant notre docteur ne lui a pas encore permis de sortir de son appartement. Ah ça ! nous pouvons causer ici. C'est donc pour être demoiselle de compagnie chez une dame âgée que vous voulez aller à Lille ?

MARIE.

Oui, mademoiselle.

ROSE.

Et vous ne connaissez pas cette dame !

MARIE.

Il est vrai ; mais je lui suis recommandée par ma bienfaitrice, la bonne madame Belyal : j'y serai bien sans doute.

ROSE.

Ce n'est point une raison , cela. Votre amie , madame Belval , peut être douce , aimable et bonne , et votre dame de Lille une personne fort mau-sade. Dans cette incertitude , si l'occasion s'offrait à vous de vous placer ailleurs , vous pourriez . . . Ecoutez , comment me trouvez-vous , moi ?

MARIE.

Vous , mademoiselle ! je ne sais pas pourquoi . . .

ROSE.

Dites , dites toujours , comment me trouvez-vous ?

MARIE.

Comme une personne que j'aimerais de tout mon cœur , si je restais seulement deux jours avec elle.

ROSE.

Vrai ? Et maman ?

MARIE.

Votre maman porte sur sa figure un caractère de bonté si touchant , qu'en l'apercevant tantôt , je me suis dit : Oh ! comme j'aimerais la dame chez qui je vais entrer , si elle avait cette physionomie-là.

ROSE.

Eh bien ! il faut rester ici.

MARIE.

Que dites-vous , mademoiselle ?

ROSE.

Je dis que votre première vue a plu à maman. Avec sa santé délicate , ses indispositions fréquentes , elle a justement déjà parlé d'avoir auprès d'elle une personne honnête , attentive , prévenante , qui ait aussi quelques talens agréables ; celui de la musique , par exemple , c'est la passion de maman. Vous touchez du piano , n'avez-vous dit : chantez-vous ?

MARIE.

Un peu ; mais je . . .

ROSE.

Nous chanterons des *duos*, et maman pleurera de joie de nous entendre. Allons, allons, je prévois que vous plairez ici à tout le monde. Vous resterez.

MARIE.

Dépend-il donc de vous....

ROSE.

Je vous entends, vous consentez que j'en parle à mes parents. Eh bien ! j'en parlerai.

MARIE.

Mais songez donc, mademoiselle....

ROSE.

Je songe à tout. Comment vous nomme-t-on ?

MARIE.

Marie de Vercelle.

ROSE.

Marie, bien, et moi Rose.

MARIE, à elle-même.

Rose ! le nom de ma mère !

ROSE.

Mon père a voulu qu'on me donnât ce nom en mémoire d'une sœur qu'il aimait beaucoup et qu'il regrette encore de n'avoir pu retrouver au retour de ses voyages. Ainsi, quand nous ne serons qu'entre nous, je veux que vous m'appeliez Rose, et je vous appellerai Marie : plus de mademoiselle, entendez-vous, que devant des étrangers ou quand nous nous boudrons.

MARIE, souriant.

A vous entendre, on dirait qu'il est déjà décidé que je resterai.

ROSE.

Certainement vous resterez ; je l'ai mis dans ma tête. Et puis quel agrément aussi pour mon frère, toutes les fois qu'il viendra nous voir. Ce sera souvent, car son régiment vient d'arriver en garnison à Orléans, et j'en suis bien contente.

MARIE.

Vous avez un frère ?

ROSE.

Oui. Il est arrivé ici tantôt. Vous ne l'avez pas encore vu, parce qu'un autre officier qui venait d'arriver dans le village avant lui l'a fait demander. Ils sont très-liés apparemment, car ils se sont embrassés. C'est toi, Saint-Firmin, s'est écrié mon frère ! par quel hasard. . . Je n'en ai pas entendu davantage ; ils sont sortis ensemble, et mon frère n'est point encore rentré. Mais vous verrez comme il est aimable.

MARIE.

Cela doit être, puisqu'il est de la famille.

ROSE.

Je vous remercie du compliment, pour la part qui m'en revient. Aussi je vais m'occuper à l'instant même de ce qui vous regarde et qui me tient tant au cœur. Ah ! voici André qui me dira si mon père. . .

SCÈNE II.

ANDRÉ et LES PRÉCÉDENS.

ROSE, à André qui passe.

André, où est mon père ?

ANDRÉ.

Mademoiselle, je le crois dans son cabinet.

ROSE.

J'y cours. Vous, ma chère Marie, promenez-vous en attendant dans le jardin. J'irai vous y rejoindre et, je l'espère, avec de bonnes nouvelles.

(Elle sort par une porte à gauche et Marie par le jardin.)

SCÈNE III.

ANDRÉ, ensuite CHARLES.

ANDRÉ, regardant sortir Marie.

Pauvre demoiselle ! que serait-elle devenue si mon maître. . .

CHARLES.

Ah ! te voilà, André. Mon père est donc arrivé ?

ANDRÉ.

Oui, monsieur. Il y a près d'une heure. Vous ne faisiez que de sortir, à ce qu'on nous a dit.

CHARLES.

C'est cet étourdi de Saint-Firmin qui m'a retenu. Je me serais bien passé. . . . (*A lui même.*) Il faut qu'une route de traverse qu'il prend au hasard, pour échapper à ceux qui le poursuivent, l'amène précisément dans ce village. Au moins il aurait pu se dispenser de me faire la confidence. . . . (*Voyant surs André.*) De quoi ris-tu, André ?

ANDRÉ.

Eh, eh, eh ! M. Charles, c'est que je songe à cette dame que M. de Saint-Firmin a amenée, et qui, en descendant à l'auberge du lieu, prenait, m'a-t-on dit, si grand soin de se cacher la figure de son voile. J'ai bien idée, moi, que cette dame là. . .

CHARLES, sérieusement.

C'est sa. . . . femme.

ANDRÉ.

Ah ! je comprends.

CHARLES.

André, je te défends de comprendre autre chose que ce que je te dis. (*Il va pour sortir.*)

ANDRÉ.

Cela suffit, monsieur.

CHARLES, s'arrêtant à la porte du jardin.

Quelle est cette jeune personne que je viens de voir traverser la grande allée là-bas ? ce n'est point ma sœur ?

ANDRÉ.

Non, monsieur. C'est une jeune personne qui était venue dans la diligence avec M. votre père jusqu'à Etampes, et qui, se trouvant là dans le plus grand embarras. . . . Oh ! mais c'est une histoire ! Monsieur vous contera cela sans doute.

La Méprise de Diligence.

CHARLES, *à part.*

C'est singulier comme sa tournure de loin... A quoi vais-je penser ? Son idée me poursuivra donc sans cesse ! (*Haut.*) Il n'est pas venu d'autres étrangers ?

ANDRÉ.

Non, monsieur. Ah ! si fait, M. votre père a fait encore à Etampes une autre recrue. C'est le gros M. Bonnard, un riche tapissier d'Orléans qui...

CHARLES, *vivement.*

M. Bonnard ! M. Bonnard ici ! Qui y vient il faire ? (*À part.*) Aurait-il eu vent de la route de nos fugitifs ?

ANDRÉ.

Je sais que monsieur a parlé dernièrement de renouveler le meuble du salon, c'est sûrement pour cela...

CHARLES, *à part.*

Pour cela, je le souhaite. (*Haut.*) A-t-il l'air chagrin ?

ANDRÉ.

Oh ! oui, très-fort ; car on l'entend s'écrier de temps en temps : je serai ruiné !

CHARLES, *à part.*

Allons, il sait l'escapade de sa nièce.

ANDRÉ.

Au reste, je ne pense pas que ce chagrin-là le fasse maigrir, car il est en ce moment très-occupé dans la salle à manger, devant un copieux dîner qu'on vient de lui servir. Un morceau n'attend pas l'autre. Vraiment c'est un plaisir de voir comme il pleure, se verse à boire, s'essuie les yeux, avale et soupire. Oh ! c'est...

CHARLES, *riant.*

Je suis charmé d'apprendre que le chagrin ne lui ôte pas l'appétit (*à part*), et que c'est la tutelle plutôt que la pupille qui le tourmente. (*Haut.*) Écoute, André, cours vite à l'au-

berge, demande M. de Saint-Firmin, et dit-lui que M. Bonnard vient d'arriver au château.

ANDRÉ.

Ah! votre ami connaît donc M. Bonnard.

CHARLES.

Oui, oui, va promptement.

ANDRÉ.

J'y cours, monsieur. (*Revenant sur ses pas.*) Ne pourrais-je pas aussi dire en passant à M. Bonnard que M. de Saint-Firmin est dans le village?

CHARLES.

Peste! ne va pas t'en aviser.

ANDRÉ.

Ah! oui, je comprends.

CHARLES.

Comprends, si tu veux, mais ne perds pas une minute.

ANDRÉ.

Pas une minute, monsieur, je comprends parfaitement.

(*Il sort.*)

SCÈNE IV.

CHARLES *seul.*

Si nos amans restent jusqu'à demain dans ce village, comme je sais qu'ils en ont l'intention, M. Bonnard peut les découvrir, et la pauvre fugitive retomber au pouvoir de son avare tuteur, Saint-Firmin va, sans doute, mettre à profit mon avertissement. Je lui devais cette marque de mon amitié, surtout après l'assurance qu'il m'a donnée de son dessein d'épouser aussitôt sa bien-aimée. J'entends du bruit. Ah, ah! voilà, je crois, ce M. Bonnard qui vient ici.

SCÈNE VI.

CHARLES, BONNARD.

BONNARD, *un peu en gaité.*

C'est singulier comme cet excellent vin m'a rendu tout...

Eh, eh, eh ! voyez un peu ! . . . Certes, je n'ai pas sujet de rire et cependant j'éprouve là certaine chaleur douce qui me . . . Mais où est-il donc ce brave M. de Sainville que je lui témoigne toute la . . . (*A Charles qui le salue.*) Ah ! monsieur, je . . .

CHARLES.

Monsieur, je suis persuadé que mon père sera flatté d'avoir réussi à vous être agréable.

BONNARD.

Ah ! monsieur est donc . . . (*Saluant profondément.*) Monsieur, je suis . . .

CHARLES.

C'est à M. Bonnard, je crois, que j'ai l'avantage de parler.

BONNARD.

Oui, monsieur ; vous voyez un homme que le chagrin . . . Ah ! . . .

CHARLES.

Bon ! vous m'étonnez, car votre visage offre un air de gaieté qui fait plaisir à voir.

BONNARD, *avec un gros soupir.*

Ah ! monsieur ! je suis gai, oui, mais c'est malgré moi et parce que . . . Dans le fond, je n'en ai pas moins la mort dans l'âme. Si je vous disais . . . Mais pardon, monsieur, je vous laisse et vais faire un tour dans le village.

CHARLES, *vivement.*

Dans le village ! (*A part.*) Ah ! diable, s'il allait . . . (*Haut.*) Attendez donc, M. Bonnard, mon père a sans doute à vous parler, il va vous chercher peut-être, et . . .

BONNARD.

Je ne serai pas long-temps absent. C'est que, voyez-vous, puisque m'y voilà, je suis bien aise d'aller dire bonjour dans une maison où l'on me doit quelque petite chose . . .

CHARLES.

Un moment donc, M. Bonnard. (*A part.*) S'il va dans le

village, il peut rencontrer... (*Haut.*) Je puis envoyer chercher votre débiteur et vous le verrez ici sans vous déranger.

BONNARD.

Vous êtes trop bon. Cela ne me dérange pas du tout. Après un bon dîner, je fais volontiers ma petite promenade.

CHARLES.

Eh ! mais si ce n'était que pour cela, voilà le jardin où vous pourriez....

BONNARD.

Non, je ne sais pas me promener dans un jardin. J'en ai aussi un très-grand à Orléans ; eh bien ! je n'y vais jamais ; c'est toujours dans la rue que je me promène. On y rencontre des voisins, on cause, on.... Fort sensible, monsieur, à votre extrême honnêteté. J'ai bien l'honneur.... (*A lui-même en sortant.*) Ah ! si le ciel me faisait la grâce que je puisse les rattraper..... (*Il sort.*)

SCÈNE VI.

CHARLES, ANDRÉ.

CHARLES, *d'abord seul.*

Les rattraper, dit-il ! C'est peut-être la vérité qu'il dit, sans s'en douter. (*Voyant entrer André.*) Ah ! voici.... Eh bien ! Saint-Firmin ?

ANDRÉ.

Monsieur, je l'ai trouvé dans la cour de l'auberge et je ne lui eus pas plutôt dit, M. Bonnard est au château, qu'il s'est écrié : M. Bonnard ! comment ! depuis quand ? sait-il.... — M. Bonnard est au château, lui ai-je répété, c'est tout ce que j'ai commission de vous dire. — Ah ! diable ! holà ! hè, garçon ? — Puis il fait précipitamment atteler un cheval à une chaise qui était là. Il appelle sa... sa femme ; comme vous avez dit, elle n'était pas préparée au voyage : n'importe ; et vite et vite, ils se jettent plutôt qu'ils ne montent dans la voiture, et les voilà partis.

CHARLES.

Ils sont partis ! Ah bien !

ANDRÉ.

Quand je dis partis, ils le sont sans doute à présent.

CHARLES.

Que veux-tu dire ?

ANDRÉ.

Je revenais ici, quand j'ai entendu crier : Monsieur ! monsieur ! C'était l'aubergiste qui courait après la voiture, tenant en l'air un portefeuille que votre ami avait sans doute oublié. L'aubergiste, voyant la chaise qui s'arrête pour l'attendre, ralentit son pas ; ce qui probablement a impatienté votre ami, que j'ai vu descendre pour aller au-devant de lui.

CHARLES.

Et tu n'as pas attendu, pour t'assurer . . . As-tu rencontré M. Bonnard ?

ANDRÉ.

Non, monsieur.

CHARLES.

Il suffit, André, je te remercie. (André sort.)

SCÈNE VII.

CHARLES seul.

Cette chaise arrêtée pourrait bien . . . Ma foi, que Saint-Firmin s'en tire maintenant comme il pourra ; j'ai fait pour lui tout ce que je pouvais faire ; mais je m'alarme sans doute à tort. Ne dit-on pas qu'il est un dieu pour les amans ? Cependant pas toujours ; car moi, par exemple, de quel espoir puis-je me flatter ? ma chère Marie est en ce moment sur la route de Lille ; chaque instant qui s'écoule agrandit l'intervalle qui m'en sépare. Quelle apparence que jamais . . . Ah ! je l'ai vue ce matin pour la dernière fois !

(Il sort par la porte à gauche, tandis que Marie entre par le jardin.)

SCÈNE VIII.

MARIE, ensuite ROSE.

MARIE, seule d'abord.

Mademoiselle Rose tarde bien ! mais je n'ose point me flatter du succès de sa démarche. Quelle apparence que sans me connaitre davantage on veuille me retenir dans cette maison. Qu'elle est aimable cette demoiselle Rose ! (*S'approchant du piano.*) Allons, en l'attendant, essayons si je pourrai. . . (*Elle s'assied et prélude ; puis s'interrrompt.*) Ah ! je serais trop heureuse de vivre au sein d'une famille si intéressante !

(*Elle chante le couplet suivant.*)

Qui peut ainsi baigner de pleurs ,

Tant doux visage ?

Du sort souffre-t-on les rigueurs

En si jeune âge ?

Emma, ce n'est regret d'amour

Qui te chagrine :

Las ! ta mère a perdu le jour,

Pauvre orpheline !

(*Au commencement de ce couplet Rose paraît à la porte du jardin, s'y arrête pour écouter Marie, puis se retourne pour faire signe à son frère d'approcher. Charles arrive auprès de sa sœur au moment où Marie va chanter le second couplet.*)

SCÈNE IX.

CHARLES, ROSE dans le fond, MARIE au piano.

MARIE chante.

Lorsque tu dis avec douleur :

N'ai plus de mère !

Au suprême consolateur

Fais ta prière.

Jamais en vain on n'implora
Bonté divine ;
Regarde au Ciel, ta mère est là,
Pauvre Orpheline ! (1)

CHARLES.

Quelle est donc, ma sœur, cette aimable....

ROSE.

Chut ! tout à l'heure.

(*Charles s'approche tout doucement pour voir la figure de l'étrangère. Marie tourne brusquement la tête et s'interrompt.*)

CHARLES.

Que vois-je ?

MARIE, se levant précipitamment.

Ciel !

CHARLES.

Mes yeux ne m'abusent-ils pas ?

ROSE.

Eh bien, eh bien ! qu'est-ce qu'ils ont donc ?

CHARLES.

Mais, mais c'est impossible ! Il faut qu'une ressemblance....

ROSE, à part.

Une ressemblance ! (*A Charles.*) Qu'est-ce donc, mon frère ?

MARIE, avec saisissement.

Son frère !

ROSE.

Il se tait ! et vous, Marie, serez-vous muette aussi ?

(1) A Paris, on a cru devoir, pendant les répétitions, substituer à ces deux couplets, qui sont bien dans la situation de Marie, deux autres couplets qui y sont beaucoup moins. Au reste c'est le même compositeur qui en a fait la musique. On trouvera ces deux airs gravés chez l'auteur M. Crémon, chef d'orchestre du Théâtre Favart, rue d'Anjou, Saint-Germain, n° 2, à Paris.

CHARLES.

Marie! c'est vous, mademoiselle! Comment se fait-il, quand je vous croyais à plus de vingt lieues de moi sur la route de Lille....

MARIE.

Monsieur, j'ai fait l'étonnerie de prendre une diligence pour l'autre, et sans l'extrême bonté de M. de Sainville....

CHARLES.

Qu'entends-je? C'est à une pareille méprise que je devrais le bonheur de vous revoir!

ROSE.

Ah ça! expliquez-moi.... Vous vous connaissiez donc?

CHARLES.

Oui, ma sœur, le hasard m'avait fait rencontrer mademoiselle à Paris, et ce matin même je l'avais revue prête à partir pour Lille.

MARIE, à Rose.

C'est votre frère, mademoiselle?

ROSE.

Eh! oui, c'est mon frère. Oh! l'aventure est bizarre! Se quitter à Paris pour prendre deux routes opposées, et se retrouver quelques heures après, sans avoir fait le tour du monde! Ce n'est que dans un roman qu'on voit de ces choses-là.

CHARLES.

En vérité, ma sœur, je n'en suis point encore revenu! Cette rencontre tient du prodige. Quoi! je suis assez heureux....

(*Sainville parait dans le fond où il s'arrête.*)

SCENE X.

SAINVILLE ET LES PRÉCÉDENS.

CHARLES, à Marie, lui saisissant la main pour la baiser.

Charmante Marie, rien n'égale le ravissement....

MARIE, retirant vivement sa main.

Monsieur, cette liberté....

La Méprise de Diligence.

SAINVILLE, à part dans le fond.

Ah! ah!

CHARLES, à Marie.

Pardon, mademoiselle, je. . . (A part.) Ciel! mon père.

MARIE, à part.

M de Sainville!

SAINVILLE, s'approchant et d'un ton de badinage.

Rose, ta mère a deviné que ce n'était pas toi qui étais au piano tout à l'heure.

ROSE.

Cela ne lui était pas difficile. Mademoiselle s'en acquitte mieux que moi.

SAINVILLE.

C'est ce qu'il me semble en effet; autant du moins que j'en puis juger par la marque de satisfaction que mon fils vient de lui donner. Je sais qu'il s'y connaît.

CHARLES, à part.

Il m'a vu!

ROSE, à part.

Il dit cela singulièrement, mon père!

SAINVILLE, à part.

Je suis content de la petite. (Haut.) Charles, un mot; (Sérieusement et à demi-voix.) Votre mère qui a besoin d'une demoiselle de compagnie, veut s'attacher cette jeune personne, dont l'air de candeur et d'honnêteté lui a plu.

CHARLES, vivement.

Cette jeune personne reste ici!

SAINVILLE.

Oui. Maintenant vous connaissez votre devoir.

CHARLES.

Il suffit, mon père.

SAINVILLE, haut et gaiement à Marie:

Mademoiselle, je suis enchanté d'apprendre que vous possédez les talents aimables qui font le charme des soirées de la campagne. Nous nous promettons bien d'en profiter.

MARIE.

Mais, monsieur....

SAINVILLE.

Madame de Sainville et moi, nous venons de décider que vous restez avec nous.

MARIE, *avec émotion.*

Moi!

ROSE.

Ah! ma bonne amie, que je suis contente!

CHARLES, *à part.*

Elle reste ici, et il m'est prescrit de la fuir!

SAINVILLE.

Maintenant, allons auprès de madame de Sainville, et....

MARIE, *l'arrêtant.*

Monsieur, voudriez-vous m'écouter un instant?

SAINVILLE.

Parlez, mademoiselle.

MARIE, *montrant Rose et Charles.*

Mais.....

SAINVILLE, *à ses enfans.*

Allez, mes enfans, nous allons vous rejoindre.

ROSE, *à demi-voix à Marie.*

J'espère, mademoiselle, que ce n'est pas pour refuser notre proposition que vous voulez.....

SAINVILLE.

Rose, laisse-nous.

CHARLES.

Viens, ma sœur.

(*Ils sortent tous deux par la porte à gauche.*)

SCÈNE XI.

SAINVILLE, MARIE.

SAINVILLE.

Eh bien! mademoiselle?

MARIE.

Monsieur, il n'y a qu'un instant, je me serais estimée heu-

reuse de vivre au sein d'une famille aussi respectable. Maintenant, je manquerais à ce que je vous dois, à ce que je me dois à moi même, si j'acceptais votre offre généreuse.

SAINVILLE.

Je ne comprends pas. . . . expliquez-vous.

MARIE.

J'ignorais en venant ici que j'y retrouverais celui qui, dans une promenade à Paris, m'avait rendu le service de me défendre d'une insulte.

SAINVILLE.

Quoi! c'est vous, mademoiselle! Eh bien! pourquoi ne voulez-vous pas rester chez les parens de votre preux chevalier?

MARIE, avec hésitation.

Monsieur. . . . j'ai cru remarquer que M. votre fils. . . . ce qu'il m'a dit. . . .

SAINVILLE.

Je vous entends, mon fils vous trouve aimable; je n'en suis point étonné. Mais rassurez-vous, il respectera celle qu'il verra sous la protection de sa mère, chérie de sa sœur et considérée par moi.

MARIE.

Mais, monsieur, c'est que. . . . pardon, je n'ose. . . .

SAINVILLE.

Il faut donc que je devine encore : votre cœur peut-être est en secret sensible à son hommage.

MARIE, d'une voix faible.

Monsieur. . . .

SAINVILLE.

Allons, j'ai deviné. En effet, ceci devient embarrassant. Cependant quand le danger est connu, on peut plus facilement. . . (Se retournant.) Oh! oh! qu'a donc M. Bonnard, que je vois accourir d'un air effaré?

SCÈNE XII.

BONNARD ET LES PRÉCÉDENS.

BONNARD.

M. de Sainville, vous me voyez outré de colère?

SAINVILLE.

Contre qui?

BONNARD.

Contre tout le monde.

SAINVILLE.

C'est beaucoup.

BONNARD.

C'est... c'est épouvantable! jamais on n'a vu..... Ouf!
(Il se laisse aller dans un fauteuil où il s'essuie le front et souffle comme ayant peine à respirer.)

SAINVILLE, à Marie.

Mademoiselle, allez au salon rejoindre ma femme et ma
 fille.

MARIE, hésitant.

Mais, monsieur.... Il y sera aussi.

SAINVILLE.

N'importe; allez, nous aviserons ce soir aux moyens.....
 Allez toujours.

MARIE.

Oui, monsieur. *(Elle sort.)*

SCÈNE XIII.

BONNARD, SAINVILLE.

SAINVILLE.

Ah çà! monsieur, quand vous aurez repris haleine, vous
 allez me dire, sans doute....

BONNARD, se levant brusquement.

Je les ai vus, monsieur. Ils ont passé devant moi. Oui, oui,
 ma nièce et son ravisseur.

SAINVILLE.

Bon ! comment se peut-il que dans ce village écarté. . . .

BONNARD.

Je n'en sais rien. Au bout de votre rue, je vois une chaise attelée d'un seul cheval, et qui s'était arrêtée. Je passe sans y faire autrement attention. A peine étais-je à dix pas plus loin, que la chaise ayant repris sa course et passant à côté de moi, j'entends distinctement ces mots : *Ciel ! mon oncle ! c'était la voix de ma nièce.* Je n'en doute plus, en reconnaissant Saint-Firmin qui avance sa tête pour me voir. Aussitôt moi, de crier : Arrête ! arrête ! Bah ! oui, la chaise allait comme si le diable l'emportait. Je vois sortir de toutes les portes un tas d'imbécilles qui viennent dans la rue, s'y arrêtent, me regardent, regardent aller la voiture, et ce qui est incroyable, pas un ne bouge. N'est-ce point affreux, que dans votre village, M. Sainville, on ne veuille pas prêter main-forte à un honnête homme qui crie : *au voleur !* Vraiment, il semble qu'il y ait ici une convention tacite de favoriser les filles qu'on enlève.

SAINVILLE.

Ecoutez donc, monsieur Bonnard, quand celles qu'on enlève n'appellent point elles-mêmes à leur secours, il est bien difficile à ceux que cela ne regarde pas, de juger qui a tort des fugitifs ou de celui qui court à leur poursuite.

BONNARD.

Vous avez beau dire, monsieur, c'est affreux, c'est. . . .

SAINVILLE.

Allons, allons, calmez-vous.

BONNARD.

Mais, monsieur, je ne le puis pas. Songez donc que je les tenais ! que dix minutes plus tôt. . . . Et il faut les avoir vus passer là, sous mon nez, sans avoir pu les arrêter ! il faut. . . . Eh ! mais, mon Dieu ! n'est-ce pas Duversec qui arrive là-bas ? C'est lui, ma foi ! Par quelle aventure. . . .

SCÈNE XIV.

LES PRÉCÉDENS, DUVERSEC.

DUVERSEC.

Ah! monsieur de Sainville, veuillez me pardonner la liberté que je prends. On m'a assuré que je trouverais ici M. Bonnard avec ma future, et je suis accouru pour. . . . (*Apercevant Bonnard.*) Ah! bonjour, monsieur Bonnard! que j'ai de joie de vous revoir! Embrassons-nous. (*Il saute à son cou.*)

SAINVILLE, à part.

Sa joie! (*Haut.*) M. Duversec, je vous laisse avec monsieur. Quand vous vous serez communiqué les particularités qui sont entre vous. . . .

DUVERSEC.

Des particularités! Il n'y en a pas, monsieur. Je viens pour épouser mademoiselle Bonnard; je vous l'ai dit ce matin : ainsi vous êtes au fait de tout ce qui. . . .

SAINVILLE, souriant.

Oui, oui; mais M. Bonnard peut avoir quelque chose à vous dire, et je ne veux pas. . . . Quand vous aurez causé, nous nous réunirons, et je ne négligerai rien pour accueillir, comme je le dois, le fils de mon ancien ami. (*Il va pour sortir.*)

DUVERSEC, le suivant.

Monsieur, je suis confus. . . .

SAINVILLE, se retournant.

Ne faites pas languir M. Bonnard. (*Il achève de sortir.*)

SCÈNE XV.

BONNARD, DUVERSEC, ensuite ANDRÉ et un PAYSAN.

BONNARD, à part.

Je ne sais en vérité comment lui dire. . . .

DUVERSEC.

Il est charmant ce M. de Sainville! Et quand je dirai à mon

père. . . . (*Revenant à Bonnard.*) Eh bien ! papa Bonnard. . . .
me voilà !

BONNARD, *tristement.*

Oui, vous voilà.

DUVERSEC.

Savez-vous qu'avec votre drôle de lettre, je me suis tant
pressé, que. . . . Mais c'est égal. Vous verrez les jolis présents
de noce que j'apporte à ma future; il y a des choses. . . . Mais,
qu'avez-vous donc ? êtes-vous malade ?

BONNARD.

Pas précisément; mais ma nièce. . . .

DUVERSEC.

Votre nièce ! Elle se sera trouvée incommodée de la route
peut-être.

BONNARD.

Je ne le crois pas. Tenez, je suis désespéré de vous dire. . . .
On vous a mal informé; ma nièce n'est point ici.

DUVERSEC.

Et où est-elle donc ?

BONNARD.

Elle est. . . . Elle voyage.

DUVERSEC.

Elle voyage !

BONNARD.

Oui, une fantaisie. . . . Elle a voulu. . . . Elle est partie cette
nuit, et. . . . C'est un officier qui l'accompagne.

DUVERSEC.

Un officier !

BONNARD.

Vous voyez donc bien que j'avais raison dans ma lettre.

ANDRÉ, *entrant suivi d'un jeune paysan.*

M. Bonnard, voilà un garçon qui veut vous parler.

(*Il sort.*)

BONNARD.

Qu'est ce que c'est ? (*Il va parler au paysan dans le fond.*)

DUVERSEC, *à lui-même pendant ce temps-là.*

Partie avec un officier ! Si c'est comme cela qu'elle voyage. . .
Eh bien ! j'arrive ici pour apprendre de jolies nouvelles, moi !

BONNARD , au paysan dans le fond.

Bon , bon ! admirable ! (*Lui donnant de la monnaie.*) Tiens , mon garçon , voilà pour ta peine. (*A Duversec. tandis que le paysan s'en va.*) Un bonheur inespéré , mon ami ! (*Allant crier à la porte à gauche.*) M. Sainville ! M. Sainville ! (*Revenant à Duversec.*) Je les tiens , mon cher duversec ! Leur cheval . . . Ils ne peuvent plus nous échapper.

DUVERSEC , à lui-même.

Leur cheval ! Perd-il la tête donc ?

BONNARD , à Sainville qui paraît suivi de Charles.

Ah ! venez , M. de Sainville.

S C È N E X V I.

CHARLES , SAINVILLE , BONNARD , DUVERSEC.

BONNARD , à Sainville et à son fils.

Venez , mesieurs , venez me prêter votre assistance ; c'est un vrai coup du Ciel ! Un garçon du village vient de m'apprendre que nos fugitifs sont retenus non loin d'ici par un accident qui nous donnera le temps . . . Oh ! j'en suis d'une joie . . .

DUVERSEC.

C'est charmant ! Je vais être vengé !

CHARLES , vivement.

Seraient-ils arrêtés ?

BONNARD.

Pas encore ; mais ils vont l'être , je l'espère. (*A Sainville.*) je vous ai dit , monsieur , que leur chaise était atelée d'un seul cheval. Eh bien ! ce cheval s'est abattu à une demi-lieue d'ici , il est grièvement blessé , et , jusqu'à ce qu'on leur en procure un autre , nos tourtereaux sont là . . . Courons , je vous en prie , courons rassembler . . .

DUVERSEC.

Un moment , un moment ! Qu'est-ce que vous dites donc ,
La Meprise de Diligence.

M Bonnard ? une chaise attelée d'un seul cheval ! une chaise jaune peut être ?

BONNARD.

Jaune, mon cher Duversec.

DUVERSEC.

Le cheval gris pommelé ?

BONNARD.

Pommelé, mon ami.

DUVERSEC, *poussant un cri.*

Ah ! (*Courant autour de la salle,*) Et c'est moi qui. . . O mon Dieu ! qu'ai-je fait encore ?

BONNARD.

Qu'est-ce qu'il a donc ?

DUVERSEC, *toujours allant et venant.*

Parbleu ! je suis bon enfant, moi, de m'être trouvé là pour... Oh ! c'est trop fort !

CHARLES, *à part.*

Que veut-il dire ?

DUVERSEC.

Eh bien ! courez, courez. Ils sent pour le moins à Etampes, à l'heure qu'il est.

CHARLES, *à part.*

Serait-il possible ?

BONNARD.

Ah ça ! Comment le savez-vous ?

DUVERSEC.

Comment, je le sais ? Ecoutez et admirez ma prouesse. J'avais pris à Etampes deux chevaux et un guide. A-peu-près à mi-chemin j'aperçois de loin une chaise dont le cheval s'était abattu. J'arrive ; un jeune officier était là, attendant le retour de deux paysans qu'il venait d'envoyer au prochain village, pour lui ramener un autre cheval. Dans le fond de la voiture, une dame voilée sanglottait et paraissait au désespoir. Alors moi, je pense que je peux achever ma route à pied ; pour rendre un bon office, j'offre mon guide et mes chevaux ; on les accepte avec transport, vite on attèle les deux montures, et j'aide moi-même à cette opération.

BONNARD.

Peste soit de votre complaisance ! après ?

DUVERSEC.

Après ? Eh ! parbleu , après ! cela va sans dire ; mon jeune homme , ivre de joie , me saute au cou pour me remercier , puis monte en criant : Postillon , ventre à terre , doubles guides ! et les voilà qui courent.

BONNARD.

Que le Ciel vous confonde !

DUVERSEC.

Quoi ! Cette dame de la chaise jaune , c'était . . .

BONNARD.

Votre prétendue , M. l'obligeant.

DUVERSEC.

Oh ! l'imbécille ! l'imbécille que je suis !

CHARLES , *riant.*

L'aventure est impayable !

SAINVILLE , *se retenant de rire.*

Paix donc , Charles.

CHARLES , *à demi-voix.*

Vous riez aussi , mon père.

(*En ce moment Rose et Marie paraissent à la porte à gauche.*)

SCÈNE XVII ET DERNIÈRE.

ROSE , MARIE ET LES PRÉCÉDENS.

ROSE , *à Marie qui la suit.*

Ah ! bon ! c'est qu'on rit. (*à Sainville.*) Pardon , mon père , le bruit que nous entendions de là-bas nous faisait craindre . . .

SAINVILLE , *riant encore.*

Rien , rien , ma fille . C'est monsieur qui nous contait . . .

(*A Marie.*) Ah ! mademoiselle , approchez. (*A Duversec.*)
M. Duversec , voici la personne qui , trompée par l'appel de
votre nom qui ressemble un peu au sien , avait pris votre
place dans la voiture d'Orléans , quand elle devait monter dans
celle de Lille.

DUVERSEC.

C'est , mademoiselle qui. . . .

SAINVILLE.

Oui , monsieur , mademoiselle se nomme Marie de Vercelle ,
et voilà pourquoi. . . .

BONNARD.

De Vercelle ! attendez donc : Eh ! mais j'ai connu beaucoup
un brave officier de ce nom-là.

MARIE , *vivement.*

A Orléans , monsieur.

BONNARD.

Oui , mademoiselle ; il demeurait chez moi , il y a de cela
une vingtaine d'années. Parbleu ! je dois m'en souvenir , car
j'ai été son premier témoin , lors de son mariage avec une char-
mante personne qu'on appelait mademoiselle Rose et qui était
bien la plus aimable. . . .

MARIE.

Rose Belmont , peut-être ?

BONNARD.

Justement.

SAINVILLE.

Rose Belmont !

MARIE.

C'était ma mère !

SAINVILLE.

Votre mère ! juste ciel ! Ah ! parlez , parlez , mademoiselle .
Le lieu de sa naissance ?

MARIE.

Belle-Isle en Bretagne.

SAINVILLE , avec explosion.

Plus de doute , embrasse-moi , mon enfant , je suis ton oncle.

TOUS en même temps.

Son oncle !

SAINVILLE.

Oui , oui , voilà la fille de cette tendre sœur que j'ai si long-temps et si vainement cherchée.

MARIE.

Est-il bien vrai . . . un pareil bonheur

SAINVILLE.

Pauvre sœur ! Je me doutais bien . . . mais voilà celle qui la remplace. Ma chère Marie , tu ne me quitteras plus , tu seras aussi ma fille.

CHARLES.

Votre fille , mon père ! il faudra donc pour cela que j'épouse ma cousine.

SAINVILLE.

Ah ! fripon . . . Oui , je le veux bien , si elle y consent.

ROSE , malignement à Marie.

Si vous y consentez , entendez-vous , ma chère Marie ?

SAINVILLE.

Voyez pourtant à quoi il a tenu que je ne visse jamais cette aimable enfant !

DUVERSEC.

A moi , monsieur. Oui , oui , à moi. Si je ne m'étais pas appelé *Marie Duversec* , si je n'avais pas ce matin manqué la diligence , mademoiselle allait à Lille , elle ne venait pas dans votre château , vous ne reconnaissiez pas votre nièce , et monsieur n'épousait pas sa cousine. C'est donc à moi que tout le monde ici doit ses remerciemens.

BONNARD.

Non pas les miens , M. Duversec. En arrivant deux jours plutôt , vous épousiez ma nièce et

DUVERSEC.

Et le régiment arrivait après, n'est-ce pas ? Bien obligé, monsieur Bonnard, c'est mieux comme cela.

SAINVILLE.

Venez, mes enfans, venez, messieurs; allons apprendre à ma femme le bonheur inespéré que me procure aujourd'hui la méprise de diligence.

FIN.